

Un petit bout de guerre

Robert Fischbach



Robert Fischbach (†2015) se souvient de ce qu'il a vécu quand il n'était qu'un jeune adolescent entre 15 et 18 ans. Ce n'est pas l'histoire d'un héros, mais le simple témoignage d'un jeune pris dans la tourmente des années 1943/1945. Il s'émancipe, s'enthousiasme, résiste, essaye de subsister, découvre le chaos, s'interroge et se débrouille au gré des événements, dans un monde bouleversé qu'il ne comprendra vraiment que bien plus tard. Son seul but était de vivre et de survivre. Combien ce témoignage, durant son périple, est très instructif sur l'ambiance de cette époque !

Merci à Jean-Georges Sohn pour nous avoir transmis ce document.



E.P.

Curieusement certains souvenirs d'enfance sont mieux conservés dans ma mémoire que ceux datant de ce temps-là. Ceux-ci sont déjà marqués d'un certain flou, certains passages sont complètement absorbés par l'oubli, il faut le savoir dans la lecture de ce qui suit.

Après la honteuse et tragique défaite des armées françaises en 1940, l'Alsace fut annexée avec force tambours et trompettes au Grand Reich allemand, mais sans consulter les populations concernées et en violation des conditions de l'armistice. Hélas, un geste imprudent de Clemenceau en 1918 ou 1919 avait créé un précédent, si jamais quelqu'un s'était inquiété de cette conquête. Visitant Strasbourg récemment retournée à la France après 48 ans de germanisation, il assistait avec le Président de la République à une formidable manifestation vraiment spontanée de la population qui se pressait sur la place Kléber et qui ovationnait interminablement les personnalités rassemblées sur le balcon de l'Aubette. Se tournant vers le Président de la République, Clemenceau lui dit, en lui désignant la foule en liesse qui les acclamait : « Le voilà le référendum ! ». Après quoi il n'y eut pas de consultation de la population. Celle-ci d'ailleurs aurait sûrement consacré le retour à la France. C'est ainsi que fut créé un regrettable précédent.

Au début de l'occupation on pouvait croire que ce n'était qu'une question de semaines pour que la guerre soit définitivement gagnée par l'Allemagne. Pendant cette période, le Gauleiter Wagner, le proconsul d'Hitler en Alsace, fit des déclarations pour le moins imprudentes, affirmant qu'on n'aurait pas besoin des Alsaciens pour finir de gagner cette guerre. Cela pour contrer des rumeurs que les Alsaciens seraient incorporés à la Wehrmacht. Bientôt la réalité allait le contredire.

L'Alsace avait environ 1 500 000 habitants, desquels environ 130 000 ont été enrôlés de force dans la Wehrmacht ou sa filiale, le R.A.D. De ces 130 000, 32 000 ont été tués au combat, 10 000 ont disparu, 32 000 ont été blessés, dont 10 000 grièvement. Les pertes des incorporés alsaciens sont en moyenne supérieures à celles de la Wehrmacht prise dans son ensemble.

Dès 1943 le bel et agressif optimisme nazi avait disparu, il y avait eu le désastre de Stalingrad et il fallait coûte que coûte des renforts. C'est fou avec quelle facilité on devenait volontaire, non seulement sans le vouloir, mais même sans le savoir !

A l'occasion les nazis savaient être de bons psychologues : ils avaient créé plusieurs sections spéciales dans les rangs de la "Hitler Jugend", l'organisation de jeunesse obligatoire (ne pas en être ou être absent trop souvent entraînait le renvoi de l'Oberschule, le Lycée d'alors). Il y avait la NSKK-H.J. qui pratiquait les sports à moteur, la moto en particulier, et qui en principe était la pépinière des futurs tankistes. Il y avait aussi la Flieger H.J., la section des aviateurs, qui pratiquait le vol à voile, et qui était l'équivalent pour la Luftwaffe. Bien entendu, cette "fin de carrière" n'était pas montée en épingle pendant les premiers temps de l'occupation, terme qui mériterait d'être remplacé par "assimilation". La Flieger H.J. mettait en vedette le pacifique vol à voile. Il doit bien exister des gamins qui ne veulent pas devenir à tout prix aviateurs, mais la plus grande partie d'entre eux étaient plutôt demandeurs. Je me disais : si déjà il faut en être, autant faire du vol à voile !

Nous allions les dimanches de grand matin à Schalkendorf, près d'Obermodern, où on poussait pendant de longs moments un planeur S.G.38 au sommet d'une modeste côte. Il était lancé par des sandows tirés par une dizaine de jeunes gens pendant que quelques autres se cramponnaient à des câbles retenant l'engin et lâchaient prise sur l'ordre du moniteur. Suivait un vol, en fait un saut de puce jusqu'à quelques centaines de mètres plus loin au pied de la colline, ce "vol" durant entre 20 et 30 secondes. La première qualification était d'arriver à 30 secondes en ligne droite, de poser l'engin convenablement sur le sol, et terminé. Pour avoir ce privilège il fallait faire des heures et des heures d'atelier à raboter, scier, coller, réparer etc... J'en fis pas mal. Mais pour obtenir la qualification suivante, la "B Prufung" (un vol de 60 secondes, faire un S, et atterrir convenablement), il fallait se porter volontaire pour la Luftwaffe, à 15 ans !

Ma mère "Mamyla" m'en a empêché, je veux dire m'a empêché de me porter volontaire, pas de le devenir ! C'est fou, la facilité avec laquelle on se retrouvait volontaire sans s'en douter. D'autant plus qu'à 15 ans, on fait encore partie du monde de l'enfance, les préoccupations des grands sont encore lointaines et complètement étrangères à celles d'un jeune de 15 ans. Et en plus il me semble que la majorité étant à 21 ans, la signature des parents, de Mamyla, était indispensable. Ce n'est qu'en 2000, à la suite de recherches que j'entrepris pour bénéficier du statut officiel d'incorporé de force, que je découvris que j'avais, à mon insu et sans rien signer, été étiqueté volontaire le 15 octobre 1943, j'avais 15 ans !

A ce moment mes condisciples du lycée étaient incorporés en tant que Flakhelfer, auxiliaires de la D.C.A., ce que Mamyla m'avait évité à force de certificats médicaux. Quelque temps après il fallut bien que, moi aussi, je subisse l'examen de la conscription ; la subir presque à titre individuel au lieu d'être perdu au milieu d'un troupeau de jeunes garçons, concentre naturellement l'attention des examinateurs sur le malheureux personnage. Au vu de mes qualifications, "Flieger-technische Prüfungen", je passais avec l'espoir de faire du vol à voile, mais cela n'a servi à rien faute d'être volontaire [plus tard j'ai passé la fameuse "B Prüfung" en 1948 à l'aéro-club de Mulhouse pendant mes études d'ingénieur]. En cette sinistre journée du 10 octobre, l'inspecteur a dû me dire quelque chose, et avec le ton qui convient, comme : « *Mais toi, avec tes qualifications, tu es donc certainement volontaire pour la Luftwaffe* ». Pas besoin de répondre ni de signer quoi que ce soit ! Cependant, cela n'eut heureusement pour moi pas d'autres conséquences pendant la guerre.

En août 44, peu après le débarquement allié en Normandie, après que la Wehrmacht eut subi, après plus de quatre années de guerre, de lourdes pertes humaines et autres, et que cette armée battait en retraite sur tous les fronts, je suis requis pour le Reichsarbeitsdienst, le service obligatoire du travail pour le Reich. Rien à voir avec le S.T.O que connut la France, c'était en fait du "sur mesure" pour Allemands. En 44 les armées allemandes étaient déjà saignées à blanc et on gonflait les effectifs avec des recrues de plus en plus jeunes. J'étais tout sauf volontaire.

Une autre fois j'ai voulu abandonner le Lycée et devenir « Flugmotorschlosser », mécanicien-avion, autre "carrière" à laquelle menait la Flieger H.J. Là encore elle, Mamyla, réussit, mais de justesse, à m'empêcher de faire la bêtise de ma vie. Mais revenons au R.A.D., au Reichsarbeitsdienst.

Les Nazis avaient créé dès 1933 ou 1935 une organisation obligatoire, dans laquelle tous les jeunes gens de 18 ans devaient servir pour une période de six mois. En théorie il s'agissait de faire du travail pour la gloire et la prospérité du troisième Reich, en vérité c'était devenu une préparation militaire des plus sérieuses. Sous la pression des événements le R.A.D. devint quasiment une sous-division de la Wehrmacht.

Les Nazis avaient repris de l'antiquité grecque une particularité qui était tombée en désuétude depuis des siècles : ils avaient créé plusieurs catégories de citoyens. Dans l'Antiquité il y avait à Sparte les citoyens à part entière, la classe des hoplites (l'infanterie d'élite, armée de l'épée, de la lance et du bouclier plus casque et jambières), et des citoyens de seconde zone, les ilotes, en fait des esclaves d'Etat chargés de faire vivre les hoplites. Ainsi il y avait dans le Reich, les Reichsdeutsche, des citoyens de plein droit, et des citoyens de seconde zone, les Volksdeutsche, parmi lesquels on nous comptait nous, les Alsaciens. Nous avions tous les devoirs mais moins de droits. Mais ce n'était pas le plus important, de toute façon les lois nazies n'étaient pas faites pour protéger le citoyen, mais pour protéger l'Etat contre le citoyen, la source du droit était le Führer lui-même (der Führer als Rechtssprecher). Bien plus importante était la réintroduction de la responsabilité collective : les Romains de l'Antiquité avaient déjà introduit dans leur droit quelque chose qui représente un progrès immense pour l'humanité, la responsabilité individuelle par opposition à la responsabilité collective. Avec un retour en arrière de plus de 2000 ans les Nazis ont effacé ce progrès qui, entre temps, était devenu universel, sauf de rares exceptions. Prétextant une coutume germanique ancienne et barbare, ils remplacèrent la responsabilité individuelle par la responsabilité collective de la famille au sens large, la « Sippenhaftung ». Ainsi, si un jeune Alsacien se soustrayait à l'incorporation, par exemple par la fuite en France, ou pire s'il désertait, c'est toute sa famille qui, au mieux, était transplantée en Pologne ou en Russie occidentale à titre de colons ou pire, mise dans un camp de concentration. Ainsi, échapper à la conscription allemande n'était pas sans conséquences. 17 000 familles subirent ce sort.

Il n'y avait que peu d'Allemands qui osaient désapprouver le régime nazi. Souvenons-nous que les Allemands eux-mêmes étaient les premiers "bénéficiaires" des camps de concentration, et cela dès 1933 ou 34. Certains avaient le courage d'au moins laisser entrevoir des signes de désapprobation et envoyaient des messages codés pour faire réfléchir les gens. J'avais, à la Bismarkoberschule, un professeur d'anglais, Herr Kruppenbacher, qui faisait partie de cette "rare élite". Je crois que cela se passait en 1942, à une époque où l'armée allemande était encore redoutable et loin des frontières, à l'est, dans les steppes de Russie, et que les bombardements n'avaient pas encore atteint l'intensité cataclysmique qu'ils eurent un an plus tard. A cette époque, Herr Kruppenbacher nous fit une remarque qui aurait pu facilement l'amener à Buchenwald. Nous lisions dans notre cours d'anglais une leçon sur l'Amérique et notre professeur nous fit une remarque à propos de Roosevelt, qui d'après la presse allemande pensait à faire changer la législation qui limitait à une réélection seulement les mandats présidentiels. Il fustigeait Roosevelt « *homme sans scrupules et sans honneur, il a été président pendant deux termes, et voilà qu'il veut changer la loi pour l'être encore pendant un troisième terme, quel homme avide de pouvoir, il devrait laisser la place à un autre, il y a dans chaque pays nombre d'hommes doués, quel mauvais personnage.* » Evidemment il voulait nous faire réfléchir à propos du célèbre Adolphe. Il s'y prit si

bien qu'il dépassa son objectif. Je levai le doigt et demandai : « *Et à propos du Führer qui prochainement aura été 10 ans au pouvoir, combien de temps va-t-il encore y rester ?* » Je n'avais pas conscience du danger d'une telle remarque, ni pour moi et ma famille, ni pour le brave prof ; comment allait-il s'en sortir ? Sa seule sortie, fut de m'enguirlander, ce qu'il fit dans le genre : « *Quel stupide garnement, comment peut-il comparer notre génial Führer avec un Roosevelt ? Etc.* »

On savait alors peu de choses sur les camps de concentration et pourtant il y en avait deux dans notre région, un à Schirmeck, un autre tout près du premier, au Struthof. On ne pouvait pas mentionner publiquement de telles choses. Nous avions un autre professeur Herr Doctor Herdt, un alsacien qui avait quitté l'Alsace en 1919 lorsque l'Alsace redevint française et qui revint dès l'annexion en 1940, un Nazi tout ce qu'il y avait de radical. Un jour nous l'avions fâché et dans une violente colère il nous apostropha, nous traitant de vermine juste bonne pour un camp ... « *...mais pas Schirmeck, ça c'est un endroit de repos, au moins le Struthof, ou mieux Dachau – c'était la première fois que j'entendais ce nom – en 1938 quand nous avons réglé le problème juif en Allemagne, nous avons marché à Munich dans les éclats de verre jusqu'aux chevilles, et hop direction Dachau ...* » Une allusion à présent évidente à ce qui est désormais connu comme "la Nuit de Cristal"

A vrai dire, au cours de l'année 43, j'entendis, dans des circonstances plus que bizarres, une histoire qui se référait au Struthof. J'étais dans un des anciens tramways longue distance qui partaient de la place où est de nos jours la galerie marchande de la Place des Halles, là où se trouvait avant-guerre la synagogue que les Nazis détruisirent dès qu'ils se furent installés en 1940. Ces tramways allaient jusqu'à Erstein, et dans le village voisin de Gerstheim habitait dans le presbytère luthérien une sœur de mon grand-père maternel, Tante Kitty, la mère de l'oncle Théo, alors pasteur du village. C'est lui qui nous a mariés en 1950, la Mamie et moi. De temps en temps j'allais ainsi à Gerstheim pour en ramener une bouteille de lait. Lors d'un tel voyage, j'étais dans cet "Überlandsbahn" et j'entendis deux personnes converser, un jeune, mais apparemment de quelques années mon aîné, avec un homme mûr, sans doute dans la quarantaine. Le jeune lui racontait, en baissant à peine la voix, comment il avait été torturé au Struthof pour avoir refusé, ou l'incorporation au R.A.D., ou de prêter serment au Führer, et c'était assez effrayant.

Lors de ce voyage, ou une autre fois, le convoi s'immobilise à l'entrée de Strasbourg : alerte aérienne. Tous les passagers sortent mais, au lieu de courir vers un abri, ils scrutent le ciel. Les gens pensaient que l'Alsace était pour les Américains une "terra sancta", ce n'était pas encore 1944. Et je me souviens de l'impression terrible que faisaient les « Bomber Pulks », comme les appelaient les Allemands, ou les « Bomber boxes », la dénomination américaine. Les quadrimoteurs B17 ou 24 volaient groupés comme dans des boîtes pour se protéger les uns les autres par le feu croisé de leurs

innombrables mitrailleuses, et les chasseurs allemands essayaient de faire éclater ces « boxes » pour les « descendre » un à un. Le bruit des innombrables moteurs faisait tout trembler, les avions passaient sans doute à plus de 5000 m, brillant au soleil dans le ciel bleu, pas un nuage où s'abriter, laissant derrière eux les longues traînées de condensation blanches comme attachées aux bouts de leurs immenses ailes. Plusieurs centaines d'avions volant vers les Vosges, vers l'ouest, passaient au-dessus de nous, à la verticale de la ville. Ensuite, après un moment de répit, arrive à relativement basse altitude un chasseur d'accompagnement américain, sans doute un Mustang, un de leurs meilleurs, à parité avec les Me109 ou les FW. Il filait bon train, sans doute pour rattraper les bombardiers qu'il devait avec d'autres protéger des chasseurs allemands. Puis le bruit sourd des départs de la Flak lourde (Flieger Abwehr Kanone) suivi quelques secondes plus tard par le bruit de l'explosion des obus, dessinant des petits nuages noirs, d'ailleurs assez loin du chasseur. Celui-ci, par bravade et dérision, effectua un tonneau lent et disparut au loin.

Ainsi je partis le 9 août 1944 en direction de Winzer en Bavière. J'avais auparavant vécu l'attentat sur le Führer du 20 juillet. J'étais alors à Saverne où je suivais un stage de radio de bord de la Flieger H.J. La base en était le morse. Le lendemain de l'attentat, toutes les formations nazies et les civils sur lesquels on put mettre la main étaient rassemblés sur la place pour une démonstration "spontanée" de fidélité au Führer. Cela se passait sur la place, à présent un parking, devant le château. En mesure et sur ordre, nous braillions notre fidélité au Führer. En fait, on ne savait pas ce qui au juste s'était produit. J'en retins que probablement l'édifice était devenu encore moins solide, plus branlant.



Drapeau et insigne du R.A.D.

Le jour du départ pour le R.A.D., vers Winzer, Mamyla m'accompagna à la gare l'après-midi du 9 août. Elle pleurait toutes les larmes de son corps. Quatre ans plus tôt, en décembre 39, son mari (mon père) était mort pour la France, et à présent son fils aîné partait dans la même guerre contre ceux pour lesquels son mari était mort. Je partis stupidement, comme si j'étais en route vers une colonie de vacances, heureux d'échapper à la surveillance maternelle un peu possessive, curieux d'entrer dans un monde de gloire peuplé de courage, ne me doutant pas le moins du monde de ce qui m'attendait.

J'avais au moins une valise, peut-être deux et, dans une boîte de fer blanc, de la viande rôtie d'Ingwiller. Les grands-parents avaient sacrifié une chèvre. J'avais aussi une provision de quetsches séchées, très énergétiques. Le voyage fut lent, souvent interrompu par des arrêts en

rase campagne : des alertes aériennes étaient en cours quelque part plus loin. Le train était plus que complet, avec au moins le double du nombre de passagers prévu. Les gens étaient comprimés dans les couloirs comme des sardines dans leur boîte.

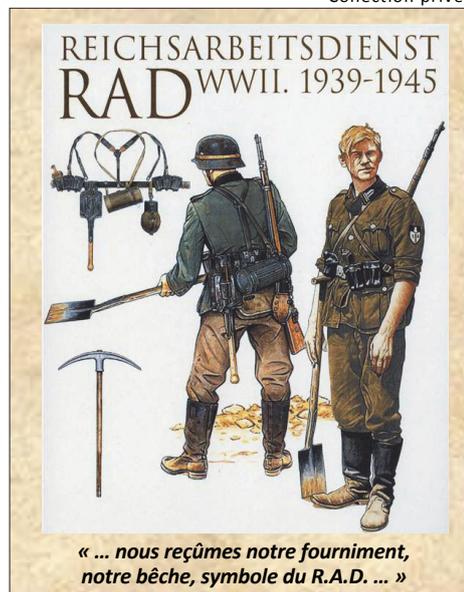
Le lendemain matin de bonne heure, toujours en route pour Munich, je sens un besoin des plus naturels qui demandait à être satisfait d'urgence. Mais les WC étaient aussi occupés par quantité de voyageurs. Pas question de les rendre à leur destination d'origine. Je saisis cette occasion pour satisfaire une envie d'enfant (ce que j'étais au fond encore). Le train filait à toute allure et j'ouvris la portière donnant sur la voie et me mis sur le marchepied et libérais ainsi ma vessie encombrée quand je faillis lâcher la rampe à laquelle je me retenais : je voyais à quelques centaines de mètres voler en rase-mottes deux chasseurs "Thunderbolt-Republic" qui dépassaient le train. L'opération de vidange se termina brusquement, je rentraï dans le wagon et m'attendis à ce que le train s'immobilise en catastrophe et que les chasseurs fassent une passe de mitraillage. Rien de tel ne se produisit. Peut-être avais-je confondu des Focke-Wulf à moteur en étoile avec les Thunderbolt ? Ou alors, si c'était vraiment des Thunderbolts, avaient-ils rendez-vous avec des bombardiers au-dessus de l'Allemagne, où ils devaient prendre le relais de compagnons ayant épuisé leur autonomie de vol et pressés de rentrer ?

J'ai passé la nuit suivante à Munich dans un foyer du soldat près de la gare. Je m'en souviens surtout parce qu'avec quelque solennité *Mamyla* m'avait remis une bague, une chevalière en or portant le chiffre de mon père. Pour me laver les mains, j'enlevai le bijou et le posai sur le bord d'un lavabo... où je l'oubliai. Puis nouveau train, changement je ne sais plus où et enfin, après des heures sur un antique tortillard, voilà Winzer.

Je constatai que pratiquement tous les passagers du tortillard étaient mes futurs collègues. Nous étions attendus par quelques sous-officiers qui nous démontrèrent de suite avec quelle attention "attendrie" ils allaient nous prodiguer l'instruction les semaines suivantes, nous mettant, avec un déluge de hurlements, en colonne par trois, ou nous faisant marcher au pas et chanter. La température était caniculaire ! Tant pis pour ceux qui avaient à traîner une ou deux valises : « *Si vous ne vous magnez pas on va faire le "pas de l'oie", ou même prendre le pas de course!* » Nous arrivâmes tous plus morts que vifs au baraquement. Pour nous mettre de suite dans l'ambiance, pas question de repos, mais avec bagages, encore en civil et sans armes, en formation "au carré ouvert" [un côté du carré est ouvert pour que les grands chefs y prennent position] près du drapeau, au garde-à-vous en attendant le commandant. Enfin il arrive, nous balance un discours plein d'enthousiasme, évoque les actes héroïques que nous allons accomplir et nous annonce "la bonne nouvelle". « *Nos prédécesseurs ont fait du "Fronteinsatz" [du Service au front, au feu], et se sont couverts de gloire. Aussi, dans sa grande bonté, le Führer bien-aimé nous "autorise", vu la gloire de nos anciens, à*

faire, dès la fin de notre initiation, du service au front ». Il y eut vraiment des jeunes Allemands qui crièrent de joie, impatients de "casser du Rouski". Ces fanatiques n'avaient qu'une crainte, que demain matin ce serait le "Endsieg" [la Victoire Finale], et qu'ils arriveraient trop tard pour y prendre leur part ! Bien qu'encore bien ignorant, mon enthousiasme de colonie de vacances commença à s'estomper.

Collection privée



Je me rendis rapidement compte que nous n'étions que quelques Alsaciens dans notre compagnie, dont un ami, Yves Périgault, que je retrouvai après la guerre. Un jour Périgault me dit « *Fais attention quand tu parles à Untel, ce n'est pas un Alsacien bien qu'il parle exactement comme nous, c'est un Badois* ». Je pense que tout cela n'était pas par hasard, les Alsaciens étaient répartis en petits groupes, et sur le front de l'Est, éviter l'effet de masse, les assimiler aux autres, évitait les tentations de désertion.

Le même jour nous reçûmes notre fourniment, notre bêche, symbole du R.A.D. (Reichsarbeitsdienst). Nous ne faisons aucun travail avec cet outil qui ne servait qu'à l'exercice et à la parade. On présentait la bêche comme un fusil, et c'était aussi un bel instrument de torture : il fallait qu'elle brille de mille feux, et ce n'était bien sûr pas de l'acier inoxydable, et le papier de verre était introuvable, à l'émeri encore moins. Nous reçûmes aussi un fusil, compte tenu de l'aimable attention du cher Adolphe. Le premier repas de dimanche « *était-ce le lendemain de notre arrivée ?* » m'est resté en mémoire : la salade était sucrée, le dessert, de la citrouille coupée en cubes, baignait dans du vinaigre. Je fis le délicat et me disais que la viande de la chèvre remplacerait avantageusement cette nourriture de sauvage. Mal m'en prit, la viande était gâtée !

Les journées commençaient très tôt. Le hurlement étant le mode de communication usuel du sous-off du Reich, un de ces charmants personnages faisait une bruyante irruption dans la chambrée le matin à 4h30 si je me souviens bien, et poussait une bordée de hurlements agrémentés d'un flot d'injures et de

menaces au cas où nous ne serions pas alignés, cinq minutes plus tard, dehors dans le noir, lavés, en tenue de sport, les lits faits au carré "Bettebau". Puis, toujours dans le noir, gymnastique. Ces *sous-offs* devaient être des mutants avec des yeux sensibles à l'infrarouge, car malheur à celui qui voulait profiter de la nuit encore noire pour tricher : il faisait des pompes en prime, ou alors c'était toute l'unité qui les faisait à cause de lui, et alors gare à la vengeance collective. Puis pause, on s'habille, et les *gus* de corvée amènent la tambouille : de la soupe au gruau [schluss] ! Puis en route pour l'entraînement. C'est là qu'on se rend compte des innombrables façons d'agrémenter la marche à pied : on peut par exemple mettre un masque à gaz, la veste



en drap épais boutonnée au point d'en faire un truc étanche à l'eau, à l'air et à la transpiration. Si jamais le soleil n'amène pas assez rapidement l'impétrant au point de fusion, on peut en plus choisir le pas de course, et, suprême raffinement, faire chanter sous le masque à gaz au pas de course. Pour varier les plaisirs, l'alerte aérienne est très appréciée. Au cri de "Fliegeralarm" on est sensé s'aplatir en un clin d'œil dans l'herbe et, mieux, dans le fossé au bord de la route. Malheur à celui qui fait le délicat et dont le casque dépasse encore de quelques dixièmes de secondes après le commandement ; mais malheur aussi à celui qui, voulant faire vite, se macule de boue ou pire ! Pourtant ce n'est qu'arrivé au terrain d'exercice que les choses vraiment sérieuses commencent. On nous apprend à ramper, mais pas à la façon "boy-scout" que tout le monde fait plus ou moins instinctivement en utilisant les coudes et les genoux. Si tu utilises cette technique et si les *gus* en face ne sont pas tous aveugles, ton compte sera rapidement bon, car les fesses émergent, et c'est une cible idéale ! La «bonne» façon de ramper, c'est bien sûr en utilisant les coudes, en tenant devant toi ton fusil, et en utilisant au lieu des genoux les orteils, en laissant les jambes bien droites, en bougeant seulement la plante des pieds... et en laissant les fesses aussi basses, aussi invisibles que possible. Cela vous semble facile ? Essayez un peu, vous m'en direz des nouvelles ! Il faut un bon entraînement.

Ensuite : combat rapproché, lancer la grenade à manche, mettre une mitrailleuse en batterie, en changer le canon, changer de position entre tireur et serveur. Les

Allemands étaient très marqués par les chars russes, et nous faisons des heures d'exercice antichar.... avec des grenades à main : sauter sur le char, ouvrir la tourelle, jeter la grenade dedans, puis un roulé-boulé pour descendre. Heureusement je n'eus jamais l'occasion de vérifier l'efficacité de la méthode, le simili char immobile qui servait à l'exercice était bien inoffensif.

*Assez curieusement on ne nous familiarisa pas avec la méthode qui consiste pour le fantassin individuel à se creuser un trou près d'un endroit représentant un passage obligé pour le char ennemi, comme passage entre deux maisons, trou juste assez large pour lui permettre de bouger les bras et assez profond pour qu'il puisse totalement disparaître dedans. L'idée était que le fantassin dépose une mine plate antichar à quelques mètres de son trou, mine reliée à lui par une ficelle, il se cache dans le trou, espère que le conducteur du char ne le voit pas (un pari) ; au dernier moment, quand le char ennemi approche, il tire avec la ficelle la mine sous les chenilles du char et disparaît au fond du trou avant que l'explosion ne le tue, avec ou sans le char. Il est possible aussi que cette méthode n'ait été développée que plus tard. De toute façon les chars russes opéraient la plupart du temps à plusieurs, et si quelqu'un était assez heureux pour réussir son coup, le char suivant arrivait et, en pivotant sur ses chenilles au-dessus du trou, réduisait le *gus* qui était dedans en chair à pâtée. De quoi décourager les meilleures bonnes volontés.*

A une heure, un frugal déjeuner, puis quelques moments de repos, et re-exercice jusqu'au soir, repas encore plus frugal. Ensuite il y avait un moment pour écrire une lettre à moins que le *sous-off* ne prévoie une séance de nettoyage de notre antique pétoire, ou polissage de la bêche, et je ne te parle pas des bottes, autre instrument de torture : il fallait qu'elles brillent, mais voilà, on n'avait pas de cirage mais chacun avait sa méthode, par exemple cracher dessus et frotter avec le fond d'un verre. Et n'oublions pas les séances "d'éducation politique". Là, le problème était de ne pas s'endormir, ce qui, si on était attrapé, entraînait plus que quelques désagréments. Extinction des lumières à 9h après une ultime inspection de la chambrée. Selon l'humeur du chef, on recommençait le ménage, éventuellement en balayant avec une brosse à dents pour varier les plaisirs. Si nous avions de la chance, il n'y avait pas d'exercice de nuit, sinon...

Avec un régime pareil toutes les individualités sont brisées en quelques semaines ; nous étions déjà transformés en automates à tuer, sans doute d'une assez bonne efficacité. Pendant cette formation, Paris était libéré, le pan sud du front de l'Est s'effondrait, les pays balkaniques s'essayaient à prendre le virage avant l'arrivée des troupes soviétiques. Pour nous les Alsaciens, le problème était de faire attention à nos réponses ou réactions quand on nous parlait de la guerre civile qui, d'après les Allemands, faisait rage à Paris. Deux Alsaciens qui discutaient ensemble à mi-voix à l'écart des autres étaient candidats à des problèmes.

Puis vint la fin de la formation. Le commandant de notre unité, un fameux sadique, nous fit subir une épreuve "grandeur nature" en nous faisant ramper à travers un terrain supposé balayé par le feu ennemi et, pour faire vrai, il tirait au pistolet et je peux confirmer que les balles de pistolet, ça siffle aussi. Si malgré cela tu n'étais pas assez aplati, il te marchait dessus avec ses 90 kg. Et dire que ce *gus* faisait l'admiration de la plupart de ses victimes !

Ensuite ce fut la cérémonie d'intronisation qui eut lieu à Passau, si je m'en souviens bien. Nous traversâmes le Danube en bac et prîmes position sur la place centrale du bourg. Les officiels firent de leur mieux pour rendre le serment le plus solennel et impressionnant possible. Il fallait répéter à haute voix, que l'on donnerait sa vie "avec joie" pour obéir au cher Adolphe, notre führer évidemment "bien-aimé".

Ce n'est que des années plus tard que je compris que de tels serments, fidélité à une personne, et non pas à une fonction, par exemple le Président de la République, sont le propre d'un état totalitaire, le contraire d'un état de droit. Mais je ne savais pas non plus ce qu'est un état de droit, ni davantage ce qu'était la démocratie sauf, par la propagande nazie, que c'était une chose détestable, mais en quoi ? Pourquoi ? Je ne savais pas, et cela allait me prendre quelques années avant d'avoir des réponses là-dessus. Je me posais des questions de temps en temps, mais je me les posais mal et maladroitement.

Je rajoutais mentalement à chaque phrase du serment « et ce n'est pas vrai », car j'avais la ferme intention de leur fausser compagnie à la première occasion, ce qui semblait bien chimérique. Plusieurs amis s'effondrèrent sous les rayons ardents du soleil – vrai ou simulation ?

Collection privée



Exemple de propagande nazi pour le R.A.D. et la Waffen SS

Puis l'Einsatz, en opérations. Nous embarquons dans un convoi, direction l'Est. Nous nous attendions à voyager dans des wagons de marchandises, "de bestiaux", eh bien non ! nous voyageons dans des wagons français de deuxième classe, et cela dura assez longtemps, puis nous sommes passés dans les wagons ordinaires locaux. Les passagers, à part nous, étaient

pour la plupart des permissionnaires ou autres militaires qui rejoignaient leurs unités sur le front.

Je me rendis compte que nous étions en Pologne, qui s'appelait alors le "*Generalgouvernement*" (l'état polonais avait disparu en 1939 quand il avait été partagé entre l'Allemagne et l'URSS alors alliées) quand je vis dans les gares où nous nous arrêtons des panneaux avec des inscriptions bilingues dont la partie allemande disait : "Interdit aux Juifs et aux Polonais". A l'époque, la révolte de Varsovie contre les Allemands durait déjà depuis plusieurs semaines et les Russes étaient sur le point d'arriver en face de la ville où ils s'immobilisèrent, donnant ainsi aux Allemands l'occasion de "terminer le travail" et de réduire la Résistance polonaise occidentale. Par chance pour moi, le secteur où nous allions allait rester calme pendant plusieurs mois alors que le front sud était un vrai enfer. Cependant je n'ai jamais su au juste où j'étais, sauf une suspicion que nous étions au sud, sud-ouest ou sud-est de Varsovie.

Notre mission consistait à construire ce qu'on nous présentait comme l'ultime barrière contre "les hordes sauvages des sous-hommes de l'Est". Nous campions dans des forêts qui me parurent infinies, dans de grandes tentes collectives. Le camp était fortifié, ce qui risque bien de n'être qu'une clause de style. Le terrain était sablonneux et les tranchées qui "fortifiaient" le camp étaient constamment en train de s'effondrer. Nous les renforçons par des piquets entre lesquels on faisait des sortes de tressages de branches. Celles-ci étaient bientôt desséchées et nous considérons ces "protections" avec une extrême méfiance, une allumette suffisant à transformer notre protection en rôtissoire. Nous faisons des reconnaissances dans les environs, trouvons les preuves que nous n'étions pas seuls. Nous ne voyions jamais de partisans, mais plusieurs fois il y eut des alertes dans la nuit. Alors nous "arrosions" les environs au fusil et à la mitrailleuse. Nous ne trouvions jamais ni cadavres ni blessés. Dans le trouble que ces opérations déclenchaient, nous ne savions pas si les cris étaient les nôtres ou ceux des partisans. Le secteur était calme. De temps en temps nous entendions au loin la canonnade, mais nous vivions dans la crainte permanente de voir apparaître les T34 russes. N'importe quel bruit de moteur nous faisait dresser l'oreille, mais rien de tel ne se produisit, du moins quand j'y étais.

Le fameux ultime barrage, l' "Ostwall", était le même caudex sur une jambe de bois que les tranchées autour de notre campement. Aucun de nous n'était dupe et il est difficile de croire que les grands chefs prirent au sérieux les efforts que nous faisons pour préparer ces lignes. Et pourtant nous en faisons, nous trimions à faire des nids de mitrailleuses, des positions de mortiers, pour des "PAK" (Panzer Abwehr Kanone = canon antichar). Le terrain sablonneux ne se prêtait pas du tout à la moindre fortification et ce que nous faisons pouvait se transformer en piège mortel pour les futurs occupants qui allaient y rôtir vifs, grâce aux branchages avec lesquels nous faisons les tressages.

Nous nous levions dans la nuit, faisons une toilette très théorique et nous nous habillions dans l'obscurité quasi totale. Puis rassemblement devant chaque tente et ensuite distribution des vivres pour la journée. Se retrouvaient au fond d'un gobelet en aluminium de la confiture synthétique ou du miel artificiel, et les jours fastes : un peu de margarine, de la saucisse synthétique, ou du fromage, le tout plus ou moins mélangé. Deux ou trois tranches de pain qui, avec le temps, devinrent de plus en plus minces. Puis nous enfourchions nos bicyclettes, d'horribles machines datant d'avant le déluge, et rejoignons nos chantiers. Le véritable souci était de trouver de quoi compléter notre régime, mais dans les parages il ne semble pas qu'il y ait jamais eu des champs cultivés. L'eau était aussi un problème, souvent sérieux.

Il fallait aussi faire des gardes et le tour de garde était de 24 heures. Périgault et moi, nous nous portions fréquemment volontaires, préférant cela à creuser des tranchées. Nous faisons nos rondes à deux, discutant à voix basse de ce que nous allions manger une fois la paix revenue. Notre estomac n'en grognait que davantage, tant nous salivions à l'évocation des mets succulents que notre imagination nous faisait déguster en rêve éveillé. J'étais de garde une nuit avec un Allemand, nous faisons le tour du camp quand, en enjambant une tranchée, je me rendis brusquement compte que j'étais seul, mon compagnon avait disparu et on ne le retrouva jamais : sans doute l'œuvre de partisans ou résistants polonais. Une nuit, Périgault et moi étions de nouveau de garde, nous luttions contre le sommeil et, pour l'éviter, nous nous mîmes à faire la ronde au "Paradeschritt" [le pas de l'oie], et nous passions près de la tente individuelle du "Sanitäter", [l'infirmier], qui était aussi un gradé chargé de la tenue des registres de notre unité. Nous avons dû le réveiller et il se mit à nous abreuver d'un flot d'injures à faire pâlir d'envie n'importe quel sous-off. Pour se venger il nous fit faire deux heures de "Parademarsch" et, j'allais l'oublier, entrecoupé de pompes tant et plus, le lendemain en prime !

Notre camp se trouva un jour dans les parages d'un village de colons. C'étaient des Allemands transplantés en Pologne pour germaniser la région. Les Allemands ont aussi transplanté dans ces provinces des Alsaciens qui avaient "le mauvais esprit", ou des familles dont un membre avait déserté, passé la crête des Vosges et disparu dans la Résistance, dans ces lieux. A part quelques conversations rapides, je n'eus aucun contact avec cette population qui commençait à être très inquiète pour son avenir ; nos travaux ne les rassuraient pas le moins du monde. Par contre, je rencontrais des prisonniers français qui devaient aider les fermiers-colons. Une nuit, de garde devant la grange où ils dormaient, je pus m'entretenir longuement et en confiance avec quelques prisonniers. Ils avaient la possibilité d'écouter la radio alliée et me prédirent que bientôt les Allemands seraient "foutus"

Peu de temps après je me sentis mal et, un matin, je restai couché sur mon sac de paille. J'allais de mal en pis,

bientôt Périgault et un autre Alsacien, Mutzigemba, durent me porter aux latrines. Je ne pouvais plus marcher et j'avais une forte fièvre et d'épouvantables maux de tête. Le plus surprenant est que j'étais resté au lit deux ou trois jours sans que les responsables s'en aperçoivent. Cela fut un beau tollé quand ils s'en rendirent compte mais mon mal était bien réel. Le fameux Sanitäter ne sut bientôt plus que faire et on décida de me transférer dans une infirmerie. On me mit dans une charrette tirée par un cheval comme en utilisaient aussi les paysans de chez nous et notre spécialiste ès chevaux me conduisit à l'infirmerie. Le voyage dura de très tôt le matin jusqu'à tard dans la nuit à travers une forêt que nous savions pourtant pourrie de partisans. J'avais tellement mal à la tête, chaque cahot m'arrachant des gémissements, que je n'eus même plus la force de m'inquiéter des partisans. Je conclus plus tard que j'avais simplement gagné au loto. Près de l'infirmerie se trouvait un camp d'entraînement des SS, ce qui nous donnait un sentiment de sécurité concernant les partisans.

Je pensais que ma tête allait éclater tant j'avais mal. On me mit sous un "Lichtkasten" : une caisse avec dedans, juste au-dessus de ma tête, une batterie de lampes qui dégageaient une bonne chaleur et bientôt mon état s'améliora. L'aspirine avait entretemps fait baisser ma température. On ne mangeait pas mal dans cette infirmerie. Une fois, c'était un mouton qu'on avait "trouvé", une autre fois c'était un cerf qu'un de nos chasseurs avait ramené. Je mangeais tant et plus et j'eus bientôt des coliques qui firent que je semblais avoir élu domicile aux latrines, endroit pourtant pas très ragoûtant. Un infirmier – il n'y avait pas de médecin en permanence – finit par s'en apercevoir et on me transféra bientôt chez les contagieux, en isolation totale, interdiction de voir les copains, j'avais le typhus. Sans doute le résultat, non pas du goulasch de cerf mais des efforts pour survivre en mangeant n'importe quoi et en buvant de l'eau non stérilisée ramassée dans des flaques, comme nous le faisons quand nous creusions nos tranchées.

J'atterris dans un hôpital militaire, un Frontlazaret, je ne m'en souviens plus de façon précise. J'ai aussi totalement oublié où il était situé, sans doute pas très loin du front et, bien sûr, toujours en Pologne. J'ai aussi tout oublié du voyage, je ne me souviens que de mon arrivée dans la chambrée. L'hôpital était spécialisé dans les problèmes de l'appareil digestif. A mon arrivée, la chambrée fêtait l'anniversaire d'un des occupants. Pour l'occasion il y avait eu une distribution de tabac, toute la chambre était envahie d'un épais nuage bleu. Je gisais dans mon lit, bien mal en point. Voilà que l'un de mes nouveaux compagnons s'approche et me dit quelque chose comme, "Tiens, camarade, ça va te faire du bien au moral !". Il me coince alors dans la bouche une cigarette. Je n'osais pas protester, moi qui ne fumais pas, qui échangeais mes cigarettes contre du pain ! Du coup j'allais encore plus mal. Mes genoux me faisaient beaucoup souffrir, et une jeune et jolie



Hôpital militaire allemand "Frontlazaret"
 « ...une jeune et jolie infirmière vint pour me les frictionner...
 ... en vérité pour faire du plat à la Gretchen. »

infirmière vint me les frictionner avec une pommade. Plusieurs anciens se rassemblèrent autour de mon lit, prétextant s'intéresser à ce qui arrivait au petit nouveau, en vérité pour faire du plat à la Gretchen ; j'entends l'un d'entre eux dire, pendant que Gretchen me massait les genoux, « *Mensch, hat der einen schönen teint !* » [Nom d'une pipe, que ce type a un joli teint !] Effectivement j'avais l'air de sortir du Club Med d'Agadir après deux mois de bains de soleil. Et voilà qu'au fur et à mesure que la Gretchen frottait, ma peau s'éclaircit et le hâle disparut. Ce n'était pas le teint mais la crasse qui faisait office de fond de teint ! A part l'éclat de rire général, je ne me souviens pas des suites.

On me fit par la suite de nombreuses prises de sang, tant que je devins méfiant. Bientôt je découvris que, comme j'étais le plus jeune, 16 ans, je servais de cobaye aux jeunes infirmières. Ça commençait le matin avant cinq heures et elles me piquaient à tour de bras autant qu'elles pouvaient.

Je me rendis bientôt compte que le problème pour tous ces gens était de rester le plus longtemps possible au lazaret car, ici, les chances de survie, et même la vie tout court, étaient bien meilleures qu'au front. Bientôt j'en appris assez pour faire passer mes envies de colonies de vacances ! Un des malades, pendant l'hiver 42/43, avait tout juste pu s'échapper de Stalingrad, à cheval en croupe d'un autre cavalier. Un autre faisait encore des cauchemars à propos de l'évacuation de la Finlande qui avait conclu un armistice avec les Soviétiques et qui obligeait les Allemands à évacuer le pays en quelques jours. Il avait fait des centaines de km sur un "Sturmgeschütz" [un canon d'assaut], à l'air libre par le froid, mais au moins véhiculé ! Avec la vision de centaines de camarades épuisés, hagards le long de la route, implorant, « *Kamerad, nimm mich mit !* » [Camarade, emmène-moi !]. Un autre encore, mitrailleur d'un Junker 88 (bombardier bimoteur en piqué), avait passé plusieurs mois en Grèce emprisonné dans une forteresse "Festungshaft", à la suite de quoi il avait passé environ un an dans un bataillon disciplinaire "Straf-bataillon". C'était en 1941, je crois, pendant la conquête de la Crète, son équipage allait partir pour la

centième mission et ils avaient débouché et bu une bouteille de champagne... et ils furent surpris par un officier, puis cour martiale : les autres, je ne sais plus mais lui, Festungshaft. Il souffrait d'une faim terrible. Il y avait presque chaque jour une exécution capitale pour laquelle on demandait des volontaires. Un peloton d'exécution, c'est douze hommes auxquels on donne douze fusils chargés d'une cartouche. Mais un fusil est chargé à blanc si bien que chacun pouvait se dire que c'était le sien que peut-être il n'avait pas tué son copain. « *J'avais tellement faim que bientôt j'y étais plus souvent que mon tour, volontaire!* ». Puis ce fut le bataillon disciplinaire : avant une attaque, il faut déminer le terrain que la vague d'assaut va devoir traverser, c'est le boulot des "disciplinaires". Ils n'ont pas ni armes, ni casque, « *je crois me souvenir pas de ceinturotu mollis les officiers ou sous-offs te tirent dessus* ».

Un autre était mitrailleur dans un Messerschmitt 110 [chasseur bimoteur utilisé surtout pour des attaques au sol]. Il avait été descendu trois fois. La dernière fois, le pilote était touché à mort dans son cockpit. Lui largua le toit de la cabine, grimpa par-dessus le mort, s'assit sur ses genoux et ramena l'avion. Mais il ne savait pas vraiment piloter, il posa le zinc sur le ventre, train rentré. Ejecté, il faillit se tuer sur la piste. Pas étonnant qu'on redoutait de quitter l'hosto. Si on avait de la chance, on avait une permission de convalescence, mais de plus en plus, c'était l'envoi direct pour le front où les soldats se faisaient rares.

L'âge de la conscription venait d'être abaissé à 16 ans. Quelques mois encore et il n'y aurait plus de limite du tout. Notre médecin était un officier blessé, avec une jambe de bois, ce qui fait qu'on l'entendait s'approcher du fond du couloir. Alors l'aimable brouhaha de la chambrée s'arrêtait et tout le monde tirait sa couverture sur son nez, prenait l'air le plus malade possible, pour brusquement sortir du lit guéri dès que le médecin était parti. Il ne faisait souvent que passer devant notre porte. Un des critères pour être considéré malade était la consistance des selles. Aussi chacun de nous les déposait le matin dans une bassine puis, avec un geste de grand cuisinier, on imprimait au réceptacle un mouvement circulaire du contenu dans le fond de la bassine. On réussissait ainsi à donner à la chose un air de quasi liquide. Le médecin devait bien se douter de quelque chose ! Était-il trompé ou nous trompait-il en prenant l'air d'être dupe ?

La nourriture était notre second problème par ordre d'importance, juste après la permanence, non pas de la maladie, mais de l'air de la maladie. La cuisine nous paraissait bonne, comme toujours quand il n'y en a pas assez. La Pologne est le pays des oies et le dimanche nous avions de l'oie, le lundi des restes d'oie, le mardi de la soupe avec le reste des restes d'oie, le mercredi de la soupe d'os d'oie et les mauvaises langues prétendaient que le jeudi nous avions de la soupe de l'eau de vaisselle de la veille. Malgré tout, il faut se dire que nous étions favorisés dans une unité "Magenkompanie", unité de malades de l'appareil digestif.

Je n'oubliais pas mon intention de leur fausser compagnie à la première occasion. Il n'y avait plus de raison de douter que cela ne puisse être réalisable. Je décidais de faire ce que je pouvais pour profiter d'une occasion, si jamais elle se présentait. Naturellement je n'envisageais que de rejoindre les Américains et non les Russes et donc il fallait que je sache un peu d'anglais. Parmi nous il y avait un Spiess (adjudant), "presque un lieutenant", un intellectuel qui, comme trois étudiants sur quatre, était "Student der Kunstgeschichte" [Etudiant en histoire de l'art]. Il avait un livre anglais qui racontait les voyages de Livingstone en Afrique et comment il a été secouru par le Dr. Stanley. Je lui posais des questions de temps en temps. Il appréciait de se voir sollicité et j'en profitais autant que je pouvais, mais certainement pas assez. J'en étais réduit à lire des mots, des phrases que je ne comprenais pas et, quand je rencontrais deux mots connus, je devinais le sens d'un troisième et j'augmentais ainsi péniblement mon vocabulaire. Je ne me suis jamais départi de la plus grande prudence dans mes réponses quand le propriétaire du livre s'enquêrait des raisons de ma rage d'apprendre. Néanmoins, alors que rien ne pouvait me le laisser supposer, cela me sera utile pour rester en vie, après avoir risqué de la perdre, mais n'anticipons pas !

Je lus aussi des livres allemands dont un qui m'a impressionné mais je n'ai plus jamais pu me souvenir du titre exact. Cela a quand-même servi à me meubler utilement l'esprit.

Il fit de plus en plus froid. Dehors tout était blanc de neige. Où trouver du bois pour chauffer la chambrée ? Lentement et en cachette l'hôpital partait en fumée. On organisait des expéditions dans le grenier dont le "petit bois" (les planches) nous réchauffa un moment. Quand l'un ou l'autre avait des scrupules, on lui disait sans trop de précautions : « *Toujours ça que les Rouskis n'auront pas* ». Heureusement que ceux-ci se tenaient toujours tranquilles dans notre secteur du front.

Aux environs de mi-novembre je fus déclaré guéri. Bien sûr, il n'y avait pas encore d'antibiotiques, mais on me soignait avec une poudre blanche que l'on appelait "Eubasin" et avec force lavements au charbon. Comme nous étions aux environs du 24 novembre, mon anniversaire, et que, pendant l'hospitalisation je n'avais reçu ni tabac ni alcool, on me remit après ma sortie de l'hôpital une importante quantité de cigarettes et un respectable flacon de cognac français. Je ne me souviens plus où je reçus ces trésors, mais quand je traversai je ne sais plus quelle frontière, j'eus aussi le "paquet du führer", [das Führerpaket] avec de la saucisse synthétique et quelques autres bontés.

Je me souviens qu'en allant à la gare je devais m'asseoir tous les vingt mètres tant j'étais affaibli mais, à part cela, je ne sais plus rien du voyage, sauf l'escale à Francfort-sur-Oder. Je pris un tramway, j'étais comme un gus qui sort la première fois de sa brousse natale et n'arrêtais pas de m'extasier sur les merveilles de la civilisation et m'abandonnais à ses délices. Puis je décidai de dîner dans le grand monde, j'allai au Theaterkeller [le Caveau du Théâtre] et consultai

longuement la carte. Finalement je me décidai pour un "Stamm", ce qui pourrait être quelque chose comme un plat du jour aujourd'hui. En fait je n'avais pas le choix, c'était le seul pour lequel il ne fallait pas de ticket, et je n'en avais pas. J'entends encore la voix moqueuse de la serveuse quand elle dit comme pour elle-même : « *Je m'en doutais bien!* » [hab ich mir ja gedacht !]. On m'apporta une unique pomme de terre en robe-des-champs avec quelques filaments de navets et un minuscule cornichon, point final. Marcher dans la rue, croiser des jolies filles ne paraissant pas farouches, j'étais vraiment le sauvage qui débarquait de la brousse.

A l'heure du départ je dus être de nouveau à la gare, mais je n'en ai pas le moindre souvenir. Enfin j'arrivai à Finsterwalde où était la base de mon unité (et non plus à Winzer). J'arrive dans une caserne vide, mon unité a été renvoyée il y a quelques jours "dans ses foyers" pour une permission de huit jours avant l'incorporation dans une unité de la Wehrmacht pour de bon. J'apprends tout cela du salaud d'infirmier grand amateur du pas de l'oie. Mais aujourd'hui il est tout gentil avec moi. Au vu de ce que j'apporte : « *Mais tu dois en avoir reçu des trésors, plein de cigarettes et que sais-je, peut-être même du schnaps ! Quoi, du cognac français ? Ce n'est pas vrai, dis donc, c'est fou. Oui, bien sûr tu pourras avoir une permission que tu passeras ici-même. Non ? Ça ne te fait pas plaisir, c'est un peu tard pour t'envoyer chez toi, t'as raté le coche à l'hosto. Enfin peut-être que cela peut s'arranger, j'ai encore quelques dossiers à envoyer, peut-être que je pourrai joindre le tien ? Mais ce sera difficile !* » Au fur et à mesure que je laissais deviner les cigarettes, la saucisse, le cognac, cela devenait moins difficile, « *... et bien sûr vous vous souvenez que je ne fume pas... et l'alcool aussi, non je n'y tiens pas vraiment* ». Jusqu'au point où : « *Allons, ne te fais pas de souci, tu m'as toujours été sympa, je vais t'arranger ça ! Oui, tu l'auras ta perm !* » Et maintenant je suis prêt à me délester de mes trésors, mais en attendant je les garde bien serrés contre moi. Ce type serait capable de me rouler dans la farine et même pire ! Il se prépare à remplir l'infinité des papiers en N exemplaires. La radio qui marche en sourdine, la voix neutre du speaker qui lit le bulletin des armées, le Wehrmachtsbericht, et brusquement je dresse l'oreille « *...nach hartem Kampfe wurde Zabern dem Feinde übergeben ou Überlassen ?...* » soit [...après de durs combats, Saverne a été abandonné à l'ennemi...]. Je ne réagis pas mais gamberge à toute allure : voyons, si je dis que je veux aller à Strasbourg, la ficelle sera bien grosse et il n'osera pas me donner ces papiers. il faut quelque chose de moins haut en couleur ! Et quand il me demande « *Wohin* » [où] ? je dis avec une mine patibulaire "Ingweiller" aujourd'hui : Ingwiller. Je suis sûr que personne ne sait où cela se trouve, c'est inodore, incolore, encore un peu et ce serait invisible.

Et une demi-heure plus tard qui n'en finit pas, il a enfin tout rempli, je relis attentivement. Bien que je voie ces papiers pour la première fois, je dois avoir l'air de les connaître. Puis je les ramasse avec l'air de faire ça 25 fois toutes les heures. « *Et maintenant va dans la chambrée*

N° xxx, et n'en sors pas sous aucun prétexte jusqu'à demain soir à xx heures quand tu iras à la gare... » et avec quelques mots anodins, "j'oublie" mes trésors sur le bureau de l'intéressant personnage. Cette nuit sans sommeil, l'interminable attente de la journée suivante, les battements du cœur chaque fois que j'entendais ou croyais entendre un bruit de pas dans le corridor, *que dirais-je si... ! et que ferais-je si... !* Finalement, contre toute probabilité, l'heure du départ arriva. Le poste de garde ! *que va-t-il se passer ?* Rien, je salue réglementairement, le planton rend le salut, jette un coup d'œil distrait sur le papier que je lui tends, c'est la première épreuve, ça marche ! je passe ! En allant à la gare je m'efforce de ne pas courir, j'ai l'impression que le monde entier me regarde et perce mon secret. Finalement je suis sur le quai, le train entre en gare dans un sympathique mugissement et comme en s'ébrouant dans sa vapeur, s'immobilise pour quelques minutes d'arrêt, les gens descendent, je vais monter, quand je défaillit ! Une grosse main vient de s'abattre par derrière sur mon épaule... la police ? Non, c'est Machin, le cocher qui il y a quelques semaines a failli me tuer de douleur en me transportant toute une longue journée avec son bon cheval à l'infirmerie. Grosse poignée de main, il a dû être touché de voir mon émotion ! Mais maintenant quelqu'un m'a vu, et si l'écrivain s'en rend compte il faut qu'il concocte une histoire qui lui permet de s'en tirer, et tant pis si j'y reste, il ne faut plus traîner dans les environs ! Et déjà je suis dans le train. Direction Halle où je changerai. Il y a plein de places dans le train, un fourneau dans lequel brûle un bon feu chauffe le wagon, j'ôte mes bottes, j'ai de nouveau l'impression d'être en route pour des vacances, je chantonne et siffote, bref, je suis le plus heureux des déserteurs de par le vaste monde.

Le train entre lentement dans la gare de Halle. En face il y a le quai où je dois prendre le train suivant, un "Fronturlauberzug", un train réservé aux permissionnaires du front ; j'en suis. Mais c'est l'horreur, il y a tant de monde sur ce quai que, si un seul s'y rajoute, toute la rangée de biffins qui a déjà la pointe des chaussures dans le vide au-dessus de la voie va culbuter en bas. Miracle, la viande humaine est infiniment compressible, et là sur ce quai j'attends je ne sais combien d'heures. Quelle horreur s'il y avait une alerte aérienne, mais il n'y en a pas. Le train a bien dû entrer en gare, mais je n'en ai pas gardé de souvenir, l'image qui est ensuite restée dans ma mémoire est le gros Feldgendarm, la police militaire, avec les impressionnantes plaques qu'ils portaient en sautoir sur la poitrine. Scrutant avec une infinie application mes papiers, j'ai failli défaillir, mais tout alla bien. Je fus contrôlé toutes les dix minutes, tout ce qui avait un brin d'autorité dans le Reich devait passer par ce train, la Luftwaffenpolizei, la Heerespolizei, et bien sûr la Geheime Staatspolizei, la Gestapo et combien d'autres. Tous furent unanimes, mon salaud d'infirmier avait fait un superbe travail. De temps en temps, pendant les arrêts dans les gares, des N.S.Krankeschwestern, – N.S. pour National Sozialistische – distribuaient un liquide noirâtre et

heureusement chaud qu'elles appelaient du café, et parfois aussi du pain avec un peu de truc synthétique dessus. Nous venions du front et le pays se saignait pour montrer aux "Frontkämpfer" combien ils étaient estimés et aimés.

Le train arriva avec plus de 24 heures de retard à Francfort-sur-le-Main, la gare était détruite mais les voies semblaient en ordre. Des prisonniers français s'affairaient dessus et je commis l'imprudence de lier conversation en français avec eux mais, malgré la faute que cela représentait, ce fut heureusement sans conséquence.

A partir de Francfort les trains ne circulaient plus que la nuit. J'ai sans doute dû me rendre dans une autre gare, je voulais à présent me rendre à Karlsruhe, mais la seule image qui est restée dans ma mémoire est une ville bombardée au point que des **Sainte Marthe** étaient figurés par des tas de briques joliment rangées, bien alignées, et plus rien. Je fus frappé par un immeuble dont il ne restait qu'un angle qui s'affinait comme une flèche en montant, pour se terminer tout en haut, peut-être au cinquième étage, par une seule pierre en équilibre, comme une curiosité naturelle, l'érosion du vent. Et peut-être au troisième étage, dans l'angle des deux murs, une baignoire suspendue par ses tuyaux, formait la bissectrice de l'angle des deux murs. Depuis, le mot "bissectrice" évoque pour moi cette baignoire.

<https://www.iracema-brugelmann.de/deutsch/leben/karlsruhe/>



« Karlsruhe, Landestheater « ... ville bombardée au point que des quartiers entiers étaient figurés par des tas de briques ... »

Le souvenir suivant se situe dans le train de nuit bien sûr, dans la région de Kork, la station devant Kehl, en face de Strasbourg. Je projetais de me rendre à Kehl et de traverser le Rhin à la nage. Mais je me rendis compte du froid hivernal qu'il faisait et, du train, je voyais sur l'autre rive les balles traçantes des combats le long du Rhin. Je décidai alors de retourner à Karlsruhe et d'aviser ensuite. Je crois que le train s'arrêta à Appenweier ou Offenbourg, je me souviens d'un quai faiblement éclairé où des réfugiés montaient. Le bruit de la bataille s'entendait distinctement. Dans le train il y avait des éclopés de toutes sortes d'unités et je commis la pire des imprudences. Dans le noir je liais connaissance avec un marin de la Kriegsmarine qui venait après des aventures épiques d'un port français de l'Atlantique et qui avait plein de francs français. Je lui disais que

je voulais rentrer chez moi en Alsace. Après quelques palabres nous échangeâmes mes Reichsmark contre ses francs, au cours officiel qu'il avait connu en France ! C'est vrai qu'à la sortie du lazaret j'avais aussi reçu une petite fortune en Reichsmark. Pour un peu je lui achetais aussi son pistolet, cela ne se fit heureusement pas. Il y a une imprudence, une grosse bêtise que je ne fis pas : renoncer au pistolet fut l'exception, la seule chose raisonnable que je "commis" dans cette situation critique. Mes bourdes étaient tellement phénoménales que les gens sensés devaient se dire que je devais au contraire poursuivre un plan super intelligent.

A Karlsruhe, le "*matrose*" et moi, nous nous perdîmes dans la nuit. Je la passais dans le foyer du soldat, couché par terre, à même le sol. Le responsable me renseigna efficacement et aimablement, il fallait pour traverser le Rhin, me rendre à une petite gare secondaire dont j'ai oublié le nom, (Mühlburg ?) et voir là-bas ce qui roulait encore. Le lendemain je m'y rendis, et constatais qu'il y avait pas mal de monde. « *Peut-être bien qu'un train partira pour Lauterbourg, mais ce n'est pas sûr, il faut voir, hier il y en avait* ». Mais quel est donc ce type de la Kriegsmarine qui parle en alsacien avec un sous-off de la Wehrmacht ? Qui lui aussi parle en alsacien ? Prudence, n'oublions pas ce que me dit Périgault à propos de Badois qui parlent le même dialecte ! « *Heh, was machsch Du doo ? Hé, toi, que fais-tu ici ? Et toi que fais-tu ici aussi ? Hé, sans doute la même chose que toi ! Puis-je me joindre à vous ? Non, mais ça ne va pas ? On est déjà une vingtaine, ils ne vont pas nous rater si on a la taille d'un régiment !* » Finalement il s'agissait bien d'un groupe d'une vingtaine de personnes, dont une dizaine de jeunes Alsaciennes, des Flakhelferinnen, des auxiliaires de la défense antiaérienne, qui venaient de "partir" de Mannheim et étaient en train de rentrer chez elles comme tous les autres, moi compris. Je finis par m'agréger au groupe et un train part même pour Lauterbourg. Nous embarquâmes. Un peu plus loin je compris l'incroyable chance que nous avions tous eue. Hier aussi, le train traversait le Rhin, mais de l'autre côté du pont veillait un officier du R.A.D accompagné de la redoutable Feldpolizei, qui rassemblait tous les types qui n'étaient pas unijambistes ou manchots, ou de ce genre et les incorporait séance tenante à des "Versprengte bataillon" [bataillon disparate], des bataillons de soldats ayant perdu leur unité ! Comme le train de ce matin n'était absolument pas prévu, plus d'officier ! Et il semble bien que c'était vraiment le dernier train avant longtemps. Si j'avais voulu programmer ces épisodes, cela n'aurait jamais marché.

Nous descendîmes à Lauterbourg libres comme l'air, avec en plus un magnifique soleil. Sans perdre de temps, nous nous mîmes en route pour le premier village alsacien. En arrivant à la première maison du village, nous voyons un couple de personnes qui nous regarde d'un air hilare, c'étaient deux soldats germano-alsaciens. Inutile de poser des questions, alentour il n'y avait que des déserteurs. Nous allâmes dans le village à la "maison du parti" où nous nous établîmes. Des

paysans nous apprîmes que depuis quelques jours il y avait ici un vide d'autorité. Quand les Français avaient déferlé de Saverne sur Strasbourg, tout ce qui était allemand ici avait déguerpi à vive allure. Et comme la prudence était de mise, les braves paysans nous approvisionnèrent largement. Nous vécûmes pendant quelques jours au pays de cocagne. Pour le tout jeune homme que j'étais, cela équivalait aussi à un stage de formation accélérée en "éducation sexuelle", toutefois pour moi, mais de justesse, sans travaux pratiques ! On ne se débarrasse pas si facilement de son éducation.

Mais cela ne pouvait pas durer : soit les Allemands allaient revenir, et ce serait un joli massacre, soit les Américains, mais quand ? Il fallait aviser. Dans notre groupe il y avait deux têtes pensantes, le type de la Kriegsmarine et un sous-off de la Wehrmacht, un Alsacien "qui avait son baccalauréat", les mêmes deux que j'avais rencontrés à Karlsruhe. C'est à eux que, sans en avoir jamais discuté, nous confiâmes nos vies et c'était tragiquement vrai. Le groupe se divisa en deux ; une moitié longea le Rhin avec l'idée de rejoindre Strasbourg.

D'après mon souvenir, j'appris plus tard, à Marseille, que l'autre groupe fut intercepté par une patrouille allemande qui avait traversé le Rhin sur des Sturmboote pour faire une reconnaissance et qui fit un joli massacre. L'autre moitié du groupe, auquel je m'étais joint, se dirigea vers l'intérieur des terres, moi avec l'idée de rejoindre Haguenau, Saverne et ensuite Ingwiller. Je me suis longtemps souvenu de notre pérégrination mais à présent elle s'est presque effacée de ma mémoire, il me reste juste deux noms de villages, Schwabwiller et Surbourg.

Plus tard, en 2000, René Bauer compléta notre périple : Lauterbourg, Mothern, Munchouse, Seltz, Hatten, Betschdorf, Surbourg, Walbourg et Mertzwiller, endroit dont René garde un souvenir cocasse : il semble que je manifestais un vif désir de prendre un bain de pieds, ce qui suscita les moqueries et l'hilarité générale. A quoi pensait donc ce bourgeois, ou pire encore, cet aristo, dans la situation où nous nous trouvions ! Puis finalement Mietesheim. Au fur et à mesure que nous passions par des villages, le groupe se réduisait, l'un ou l'autre avait ici ou là de la famille, un ami. Dans une des premières haltes je me débarrassai de mon uniforme, on me donna un vieux pantalon à petits carreaux blancs et noirs, comme en portent les boulangers, mais ce boulanger devait être un peu épais et pas trop grand. Dans ces cas on ne fait pas le difficile. S'y ajoutait une finette (*de nos jours un T-shirt*), une vieille paire de chaussures et surtout, une "capote", un manteau de l'armée française, en épais tissu, teint en bleu. C'était ma chance car c'était un hiver rigoureux. En guise de ceinture, j'avais une ficelle pour faire tenir le pantalon. Pour couronner le tout, un béret basque. En somme, un parfait clodo. Dans les environs de Wissembourg, c'est le secteur où nous étions, les gens avaient eu les années passées une attitude assez généralement germanophile, et à présent ils étaient inquiets, d'où une assez grande

sollicitude pour des gens comme nous. A Surbourg, nous fûmes hébergés chez une veuve et sa grande fille qui nous nourrissent bien. Un moment je me crus le roi de la "finance", avec plein de francs français que j'avais reçus en échange des Reichsmark du type de la Kriegsmarine dans le train. Mais bientôt l'un d'entre nous me rit au nez en déclarant que c'était de l'argent de Laval et que cela ne valait pas le papier sur lequel c'était imprimé. Alors je distribuai généreusement à nos bienfaiteurs mes billets de cent francs, pensant que ce serait toujours assez tôt pour eux de découvrir la vérité. C'est là, chez cette veuve et sa fille, que j'ai brûlé dans leur fourneau tous mes papiers allemands, le Soldbuch, le Wehrpass, les papiers de l'horrible infirmier. De toute façon, si j'étais retombé sur des Allemands, on n'aurait pas pu donner cher de ma vie, mais à présent cela n'aurait même plus valu la peine d'ouvrir la bouche. Je crois que c'est aussi à Surbourg que nous passâmes la nuit dans une grange, mais je n'en suis plus sûr. Ce dont je me souviens bien, ce sont les cris et insultes de la paysanne qui nous fit déguerpir le lendemain car nous abîmions son foin. Elle était l'exception quant à la chaleur de l'accueil. Sans trop répondre à ses invectives, on se remit en route et, à peine cent ou deux cents mètres plus loin, une explosion : un obus venait de transformer la grange en brasier. Je ne ressentis aucune commisération pour la vindicative personne.

Je me souviens encore d'un épisode : l'entraînement radical dont j'avais bénéficié au R.A.D. servait à quelque chose ! J'avais ficelé des paquets devant moi et dans mon dos et dans chaque main je portais une lourde valise. Rien ou presque de ces bagages n'était à moi, ils appartenaient aux jeunes filles de l'ex-Flak. Nous marchions dans une plaine sans doute inondable car une voie de chemin de fer sur un talus sur lequel nous progressions la traversait. Il me semble bien qu'au-dessus de nos têtes des armées que nous ne voyions pas se livraient des duels d'artillerie. Tout nous laissait totalement indifférents, les obus passaient loin au-dessus de nos têtes. Brusquement un cri et, comme à l'exercice, j'exécute un superbe roulé-boulé et suis en bas du talus. A ma surprise tous les autres firent preuve d'une agilité quasi égale. Comme quoi la peur peut donner des ailes. Quelques secondes plus tard, passe à faible allure une locomotive isolée, crachant force étincelles. Les mécaniciens appuyés à la rambarde de leur engin nous avaient vus. Un fantôme dans la nuit.

Le groupe s'était réduit entretemps à trois personnes, un médecin militaire qui "venait" de Varsovie, René Bauer de Marmoutiers et une jolie jeune fille

de Schirmeck, Alice si je me souviens bien, mais son patronyme m'échappe totalement. D'étape en étape nous nous rapprochions de Mietesheim. Passer par Mietesheim n'était pas vraiment au programme, cet endroit a dû apparaître comme sur le chemin d'Ingwiller. A présent nous approchions du front ; le bruit du canon devint plus précis, les mouvements de troupe, des Allemands, plus fréquents. Nous devenions aussi plus prudents, ce qui signifie aussi que nous mangions aussi moins souvent et que le gîte était moins que de fortune. C'est dans les environs immédiats de Mietesheim que l'aventure faillit bien se terminer de la plus mauvaise façon. Aux environs du village, dans la nuit nous entendîmes les cris d'un charretier, c'était effectivement un attelage qui avançait et qui devait apporter des approvisionnements à une unité combattante à Mietesheim. Je bondis dans le champ à côté de la route et fis signe à mes deux compagnons de me suivre. René suivit, d'une façon un peu maladroite. Il n'avait pas eu droit comme moi au type d'entraînement idoine, il s'arrêta avant que la nuit l'ait complètement enveloppé. Il était au moins immobile. Mais Alice fit sa mijaurée, ne voulant pas salir ses chaussures !! et je fus obligé de revenir sur la route et de me faire en quelque sorte pressant. Heureusement que les *gus* de l'attelage avaient fort à faire pour faire avancer leurs chevaux. Nous restâmes inaperçus.

Dessin de Jean-Georges SOHN (2018)



Nous entrâmes à Mietesheim alors qu'il faisait nuit noire. Le bruit des combats nous parvenait très distinctement, le front était localisé juste devant le village, de l'autre côté. Une fois de plus, c'étaient des circonstances idéales qu'il aurait été impossible de planifier et sur lesquelles compter eut été de la folie ! Et pourtant, c'est ainsi que nous avons pu rester bien à l'abri à Mietesheim et laisser le front nous dépasser ! J'allai à la maison voisine de l'école. Une petite fenêtre de la cuisine donnait sur la cour de l'école. Je frappai contre le volet, mais oui ! ils se souviennent du petit Roby. Un peu plus tard nous sommes tous les trois

accueillis par le maître de maison dans la grande cuisine. Je ne me souviens pas du tout de lui, mais lui se souvient de mes parents et de moi. Vite, à la cave, c'est sa préoccupation essentielle ! Mais nous, nous avons faim et il flotte une superbe odeur de choucroute dans cette cuisine. C'est que, lorsque les bruits de la bataille se sont rapprochés, il s'est réveillé au fond de leur conscience paysanne des sentiments qui devaient y être déjà lors de la guerre de 30 ans : « *Si déjà ils cassent tout, qu'au moins on mange bien avant !* » Et on tua le cochon et le veau gras. Et en guise de fils prodigue c'est notre trio qui débarque ! La bougie qui éclaire faiblement la scène donne d'ailleurs à tout ce qui nous entoure un air moyenâgeux, hors du temps. Mr. Sohn n'a pas besoin de nous indiquer où est la nourriture, nous l'avons déjà détectée sur le fourneau où brûle encore un bon feu. Et ce fut le festin de ma vie. Je n'aimais pas la choucroute de mes grands-parents, elle me paraissait trop aigre, mais "la faim est le meilleur cuisinier" et cette choucroute-là était la plus délicieuse que j'aie jamais mangée. De temps en temps, quand un sifflement annonçait un obus, nous plongeons dans l'angle de la cuisine puis reprenons notre repas. De temps à autre, Maître Sohn soulevait la trappe qui menait à la cave, et émergeait juste assez pour nous couler un regard inquiet et s'assurer que nous étions encore en vie. Enfin on termine nos agapes : Mais maintenant vous venez à la cave, ils tirent, vous l'entendez donc ! Alice cède à ses exhortations, René et moi déclarons que nous préférons mourir dans un lit. Nous poussons la hardiesse jusqu'à aller au premier, nous trouvons une chambre et un lit, nous nous y laissons tomber tout habillés, moi malgré mes intentions secrètes concernant Alice, mais elle a écouté Monsieur Sohn et l'a suivi à la cave. René est au fond du lit, vers le mur, j'ai à peine rentré ma deuxième jambe que je dors profondément.

La nuit avait été remplie du bruit de la bataille qui était parvenu par des chemins détournés jusqu'à notre conscience. Nous nous réveillâmes frais et dispos, cette fois disposés à entendre raison et à nous rendre dans la cave voûtée. Cela dura encore deux ou trois jours jusqu'à ce que les Américains aient délogé les derniers Allemands. Je profitais d'un moment pour visiter la maison d'école qui était dans le temps "ma" maison. Quelle déception ! Dans mon souvenir les pièces qu'habitaient mes parents étaient immenses, et à présent elles avaient rapetissé à en être ridicules ! Je visite la salle de classe, ma mère était l'unique institutrice et faisait classe simultanément à plusieurs niveaux. J'ouvre une fenêtre et prudemment regarde dehors, et j'assiste à une scène surréaliste : devant moi, quelques mètres en-dessous, deux Allemands, l'un en pantoufles, un pied enveloppé de

Pour des raisons de sécurité, le clocher de l'église de Mietesheim a été dynamité en 1946



bandages, gesticulent avec chacun un pistolet dans la main et font sortir de la maison d'en face, celle de mon ancien copain Willy, une ribambelle d'Américains, les premiers que je vois. Ils sont propres, clairs et nets, même leurs pantalons sont dans les plis, ils sont bien chaudement habillés. Ils sont là, une bonne douzaine à se faire désarmer par deux Allemands dont un estropié, ayant juste deux pistolets ! Je commence à devenir vraiment inquiet : s'ils s'y prennent ainsi, ils ne gagneront jamais la guerre ! J'étais encore tout à fait sous l'influence allemande, où le bon soldat est un soldat mort, comme celui qui, dans la nuit debout sur le bord de son trou, attend que le camarade ait tiré une "Leuchtpatrone" [fusée éclairante] pour balancer sa grenade à manche bien dans sa cible en face. Ça marche un certain nombre de fois, puis il se fait "moucher", mais il servira d'exemple. Je mettrai quelque temps à comprendre ce qu'est une armée de citoyens. Puis, discrètement je m'éclipse. Un besoin naturel me prend, je sais encore où sont les "petits endroits" et m'y rends dans la cour. Puis un bruit bizarre me frappe, en même temps le mur en torchis bleu de la maison Sohn à côté se couvre de petites taches brunes, l'espace d'un dixième de seconde, et je suis à plat ventre en train de ramper, dans le style le plus parfait, à l'abri à une allure record. Merci au sadique de Winzer, il m'a quand-même sauvé la vie. Un autre moment j'entends des cris humains – inhumains –, je coule un regard dans la rue, je vois un *Teuton* poussant devant lui une voiture, comme ma grand-mère quand elle allait à la rivière avec son linge. Sur la voiture il a couché une porte décrochée dans une maison et, sur la porte, gît le blessé qui hurle à la mort. Un bon soldat !



Le chœur de l'église de Mietesheim après les bombardements

A un certain moment du jour l'air se remplit d'un puissant bruit de

moteur, jamais je n'ai entendu un tel bruit, puis je comprends d'abord et vois aussi la source : c'est une ribambelle de tanks Sherman qui vrombissent et foncent à toute allure à travers le village, tirant de tous leurs tubes vraiment au hasard, du moins j'en ai l'impression, et quand un malheureux biffin allemand lâche un coup de n'importe quoi, ils disparaissent aussi vite qu'ils sont venus. Les Sherman sont ridiculement hauts, avec un canon pour rire, portée insuffisante, calibre trop faible, pénétration trop faible, ils sont très inférieurs aux «Tigre» et «Panther» allemands. Seulement voilà, nous ne sommes plus en 1940, à présent les Allemands sont dans la situation des Français d'alors, il n'y a plus de Tigres ni de Panthers... enfin presque ! il n'y a plus que des Sherman !... N'empêche, nouvelle inquiétude quant à l'issue du combat. La nuit, le combat change de nature. Les Allemands ont un obusier automoteur, une grosse bête, ce doit être du 150 sinon au moins du 125. Il lâche une bordée et aussitôt se met en route pour changer de position, éviter le repérage. Deux cents mètres plus loin, nouvelle bordée. Les Américains répondent au hasard, du moins ça en a tout l'air, et ça fait des dégâts dans le village. A présent que je ne meurs plus de faim, je comprends les préoccupations de maître Sohn le soir de notre arrivée ! Une nuit, j'entends de curieux bruits de voix et des bruits comme un marteau sur une enclume, comme si j'étais dans un atelier de réparation. Prudemment, mais quand même bien imprudemment, je vais voir ce qui se passe. Les Allemands ont encore deux canons d'assaut, des Sturmgeschütze, des véhicules bas sur leurs chenilles, équipés du formidable canon de 88. Ce Sturmgeschütz est arrêté au bas de la côte qui commence à descendre devant la maison d'école et qui, au bas du village, se terminait alors par un angle absolument droit, sans le moindre arrondi. Il, le Sturmgeschütz, a dû prendre un obus dans la chenille en avançant un peu trop au-delà du mur de l'angle. Les tankistes travaillent toute la nuit pour remplacer les un, deux ou trois pas de chenille que les Américains ont bousillés. Tout d'un coup, un hurlement, un des *Teutons* s'est fait "*moucher*", mais un autre reprend le poste du blessé ou tué, encore un héros ! Et le matin, objectif atteint, le Sturm se met à l'abri pour la prochaine nuit, ou pour sortir si jamais les Américains ont l'air de vouloir les déloger sérieusement.

Archives militaires de Washington



Soldats du 143^e régiment d'infanterie US à Mietesheim

Lorsque les obus pleuvent plus dru, nous nous retirons avec les gens de l'endroit dans la cave de l'école qui doit être plus solide. Mais qu'est-ce donc qui est suspendu après un clou enfoncé dans ce poteau en bois qui renforce la voûte ? Stupéfaction, c'est l'uniforme de S.A. du nazi local, bien dans les plis, pour qu'il ne lui arrive rien. Veut-il donc encore défilé au pas de l'oie ? et Sàlmel [Salomé en français], une voisine, lit à haute voix des histoires à remonter le moral et faire plaisir au Führer ! Ne perdez pas l'espoir, Volksgenossen, la victoire finale n'est pas loin ! Quand la canonnade est à son comble je suggère timidement de mettre l'uniforme nazi un peu plus de côté, un peu moins dans le champ



La maison où se sont réfugiés Robert Fischbach et René Bauer durant son séjour à Mietesheim

Photo : J-J Sohn 2018

visuel. Ils étaient plus "mûrs" que je ne pensais, ou alors ils pensaient que l'uniforme se conserverait mieux à l'abri de la lumière : je l'avais à peine dit qu'il disparut. Sàlmel me lança un regard malheureux ou assassin et elle ferma le livre. Le moral n'avait plus besoin d'être remonté. Peut-être cette même nuit, ou la suivante ou une des suivantes, nous nous retrouvâmes dans la cave des Sohn où j'ai mangé une quantité inouïe de pommes, et la canonnade s'amplifia encore, puis s'y mêla le bruit d'armes d'infanterie, j'entendis aussi le claquement sec des 88 et des Pak allemands dont on entend l'impact avant le départ. Il semble que la bataille aille vers un sommet. Habitué plus que les autres à ces bruits, je m'endormis quand même pour me réveiller en sursaut, un obus a explosé devant la porte de la cave. Celle-ci est tombée à l'intérieur et, avec elle, plusieurs Américains, dont un, quasiment décapité, gît à côté de moi, les autres sont plus ou moins blessés. L'un d'entre eux va chercher du secours pendant que je commence à utiliser mes rudiments d'anglais pour faire la conversation avec les moins blessés. Un infirmier arrive très vite, on sort le cadavre, il fait des piqûres de morphine aux *gus* blessés, répand une poudre blanche sur les blessures, elle me rappelle "l'eubasin" de mon

René me dira plus tard, en 1999 quand nous nous sommes revus : « Là je me suis dit que les ennuis vont commencer ! ». Charitable comme il l'est, il ajoute après une petite pause : « Oh, ça ne fait rien, on n'aurait pas pu y couper ! », couper à quoi ? (voir la suite !)

lazaret, mais en fait, c'est la première fois que je vois de la pénicilline. A l'aube du jour la bataille s'était calmée, d'autres Américains vinrent et je me mis à baragouiner avec eux, leur racontant que j'avais été forcé de me battre pour les Allemands, que j'étais "parti", que j'avais largué mon uniforme pour des frifes civiles etc. et leur

demandant de me présenter à leur commandant, auquel je voulais réclamer un sauf-conduit pour me rendre à Ingwiller. J'avais fait bien plus de mille kilomètres à travers mille dangers, et l'idée que j'étais à 15 ou 20 km de mon objectif me remplissait d'une rage d'agir. Mes désirs furent finalement exaucés, deux Américains arrivèrent avec des brassards marqués MP, mais je ne savais pas encore que cela signifiait *Military Police*. Il était question que "l'autre", c'est à dire René, et moi, on rencontre leur officier. Alice et Anna Sohn me demandèrent si je ne voulais pas prendre le petit déjeuner avant, je leur dis plein d'une superbe assurance « *mettez le café au chaud, on sera tout de suite de retour !* ». Pauvre insensé que j'étais, ce *'tout de suite'* allait se transformer en six mois et un détour par Marseille !

Archives militaires de Washington



La 36^e division US traverse Mietesheim

"Yes yes", dit l'officier, mais rien ne se passait, puis je décidais que le café avait assez attendu et j'allais tourner les talons, mais on me pria poliment, mais de façon déterminée, à rester gentiment sur place, et René avec moi. Pendant que nous attendions, j'entendis un bruit de moteur qui m'était connu, un Me 109 volait à plein gaz et extrêmement haut au-dessus de nous. Personne ne s'énerva. Puis il balança sa cargaison qui mit un temps infini pour nous tomber sur la tête. Ce n'étaient pas des bombes, mais des tracts, le "Propagandaministerium" du cher Dr. Goebbels venait de découvrir de nouveaux clients ! Les tracts disaient à peu près : « *Soldats américains, bienvenue en Europe pour votre premier hiver sous la neige et dans la boue, bon courage !* » Quand on avait vu comme moi la veille les Allemands combattre en pantoufles et les Américains super équipés, on ne pouvait que sourire. Mais ce qui m'étonnait vraiment, c'est que les soldats n'étaient pas du tout gênés de ramasser et de lire ces tracts. Cela se serait passé chez les Allemands, personne n'aurait ramassé quoi que ce soit en présence d'un officier ou d'un témoin, sinon "Kriegsgericht" [conseil de guerre] pour propagation de la propagande ennemie ! Ils devaient être bien sûrs d'eux, ces Américains. Puis d'autres *gus* avec le fameux brassard MP nous prièrent de nous asseoir en compagnie d'un soldat muni d'un fusil dans une de ces Jeeps que j'avais admirées tout à l'heure, et nous fonçâmes vers Pfaffenhoffen. Pendant ce voyage se produisit un curieux phénomène. Quand nous étions montés dans la Jeep, René et moi, nous étions des "libérés". Quand nous en descendîmes

nous nous étions transformés en "prisonniers". On ne sait pas où exactement cela se passa, on sait seulement que, d'une façon certaine, c'est quelque part entre Mietesheim et Pfaffenhoffen que ce remarquable phénomène eut lieu !

Je ne sais plus si la suite se passa à Pfaffenhoffen ou à Bouxwiller mais c'est forcément à l'un des deux endroits et dans la synagogue de ce lieu. La synagogue

En 1999 René me confirma que c'était bien à Pfaffenhofen que la jeep nous transporta d'abord, et que nous arrivâmes plus tard à la synagogue de Bouxwiller, mais je n'ai plus souvenir de ce deuxième tronçon de notre voyage.

servait, non pas de camp de prisonniers, mais de prison. Les Américains rassemblaient là les gens qui leur semblaient poser problème. J'y ai rencontré une personne d'Ingwiller, pas sympathique pour deux sous, qui avait profité d'une permission de la Wehrmacht pour "oublier" de rejoindre son unité, et qui visiblement avait été "cueilli" à la sortie d'un "bal de la libération", en veste noire, nœud papillon, pantalon rayé et petits souliers vernis et pointus. Je perdis un moment René de vue mais nous réussîmes à rester ensemble. Nous eûmes la surprise de retrouver l'un ou l'autre membre de notre groupe dont nous pensions qu'il était depuis longtemps en sécurité chez lui. Il me semble bien que tous, sinon la majorité des "pensionnaires" étaient comme nous des gens qui avaient réussi à s'échapper de l'armée allemande et étaient à présent dans une situation irrégulière selon l'administration.

Puis les interrogatoires commencèrent avec les M.P. C'est là que je m'étonnais pour la première fois, et je le ferai encore de nombreuses fois, de voir combien les Américains étaient monolingues. Donc pour moi, pas d'interprète, et cela faillit m'être fatal, car mon anglais était bien approximatif et je pense que la suite du suspense provint des quiproquos et des malentendus qui en résultèrent. Je me retrouvais rapidement avec une fiche autour du cou, un "tag", sur lequel je pus lire en anglais : « *supposé avoir activement combattu avec l'ennemi en vêtements civils* ». Mes connaissances en anglais me rendaient encore plus suspect. Après un Nième interrogatoire, toujours sans interprète, un énorme MP me dit le plus sérieusement du monde, en anglais bien sûr, « *Si tu avoues, tu seras fusillé, si tu n'avoues pas, tu seras pendu. Choisis, tu me donneras la réponse demain* ». Cela me sembla tellement grotesque que cela ne m'émut même pas. Mais il y avait quelque chose d'autre que je connaissais déjà, qu'on soit chez les Allemands ou chez les Alliés, dans les 20 ou 30 premiers kilomètres derrière le front règne en maîtresse absolue une *bonne fée*, enfin bonne ou mauvaise c'est selon ! il s'agit de la fée "*Foutoir absolu*". Et peut-être que je dois la vie à cette bonne fée. Dans la nuit quelqu'un qui ignorait tout sur le *gus* en vêtements civils décida que lui et tous les autres seraient transférés à Sarrebourg, et dans la nuit même. Ce n'est qu'environ deux mois plus tard, alors que j'étais moi-même quasi américain, que je compris que le *gus* avec sa proposition ridicule du

pendu ou fusillé était tout à fait crédible. Se déroulait alors l'offensive des Ardennes, et je lus dans le journal de l'armée US, le "Stars & Stripes", que les Allemands parachutaient des soldats en civil ou en uniforme américain derrière les lignes et que ceux pris avec ces accoutrements étaient fusillés sur le champ. Alors les jambes me flageolèrent.

En attendant, je voguais dans la nuit, tous phares allumés vers Sarrebourg, où la bonne fée maîtresse du foutoir allait me donner une autre démonstration de sa toute puissance et de son ubiquité. A présent nous étions mélangés, nous les civils récupérés souvent chez eux avec des prisonniers en bonne et due forme. Depuis notre arrivée, nous nous morfondions dans un hangar ouvert à tous les vents. On nous a sans doute donné quelque chose à manger mais je ne m'en souviens plus, sauf ce souvenir générique que, tant que j'étais prisonnier chez les Américains je n'avais pas faim, alors que, libéré et chez les Français, j'allais presque en mourir. Donc nous sommes là, bien rafraîchis par le vent hivernal, à attendre on ne savait quoi, quand la bonne fée Foutoir arrive sous la forme "officier US". Personne ne hurle l'équivalent américain du "*Achtung*" allemand qui fige tout le monde au garde à vous, personne ne salue militairement, mais un simple geste comme on le ferait entre amis. Il y en a même qui gardent les mains dans les poches, un laisser-aller indigne ! Les *gus*, on ne peut pas appeler cela des "soldats", s'assemblent autour de l'officier, il leur parle, ils discutent, tout le monde peut parler, j'en suis étonné et surpris, comment est-ce possible ? Ce n'est pas simplement le plus ancien dans le grade le plus élevé qui répond à l'officier ? Et ils ne se contentent pas de dire OK, le "Jawohl" américain, ils discutent les ordres, inimaginable ! Puis l'officier disparaît. Et un de ceux qui nous gardaient, fusil en bandoulière, s'approche avec un sourire de l'un des prisonniers allemands, d'origine tchèque me dit-on plus tard, lui enlève sa capote *feldgrau*, lui met une capote américaine, lui plaque sur la tête un casque américain, lui donne un fusil et lui explique dans un sabir mêlant de l'anglais surtout, deux trois mots allemands et des gestes, que jusqu'à midi il doit garder ses copains, les autres prisonniers ! Eh bien il nous garda et, à midi, la relève américaine arriva, on lui rendit aimablement sa capote *feldgrau*, il rendit avec un sourire gêné le fusil, non, il n'avait pas servi, et même le casque. Et il réintégra la communauté des prisonniers qu'il avait surveillée tout à l'heure ! Mais comment pouvait-on gagner une guerre ainsi ? N'avais-je pas fait le mauvais choix ?

Nous fûmes ensuite transférés avec d'autres prisonniers allemands "normaux", de nouveau pendant la nuit, à une destination intermédiaire, peut-être Epinal, mais c'est vraiment flou dans ma mémoire et ce n'est pas capital. Ils étaient ahuris par ce ruban continu de lumière formé par l'infinité des camions qui montaient au front chargés de ravitaillement et les nombreux chars. La Luftwaffe n'impressionnait visiblement plus personne. Nos compagnons de voyage, les prisonniers allemands étaient atterrés, la seule chose

qu'ils pouvaient dire était : « *Mensch, das ist doch unmöglich, was kann man dagegen machen ? Was machen denn unsere Uboote ?* » [Bigre, mais c'est donc impossible, que peut-on faire contre ça ? Que font donc nos sous-marins ?]. Je ne me souviens plus de cette escale, mais ensuite nous fûmes transférés je crois bien à Lunéville, en tout cas un endroit où il y avait d'énormes casernes transformées en un immense camp de prisonniers. Le transfert effectué dans des wagons de marchandises ouverts, sans toit fut très pénible. Entre temps il s'était fait une concentration de "*Malgré nous*" alsaciens. La différence la plus visible avec les autres prisonniers était que tous ces Alsaciens étaient en civil, pas tous dans un accoutrement aussi spécial que moi-même ou mon compatriote d'Ingwiller mentionné plus haut, mais civil quand-même. Et nous tenions à marquer encore davantage notre différence. L'un d'entre nous avait récupéré un petit drapeau tricolore, et quand les Américains nous mettaient en colonne pour une raison ou une autre, nous nous mettions en colonne par trois, un réflexe pavlovien hérité de la Wehrmacht, comme les "vrais prisonniers", et notre "porte-drapeau" au premier rang. Nous nous étions efforcés de constituer des wagons homogènes d'Alsaciens et avions notre drapeau bien en évidence. Le souvenir qui me reste indélébile dans la mémoire, c'est le train à l'arrêt dans une ville, sous un pont, et les civils nous lançant plein de pierres sur les têtes. Je compris rapidement que pour ces gens de "*l'intérieur*", nous étions des "*Volontaires de la Légion Française*", la célèbre LVF, qui s'était rendue odieuse en France par sa collaboration avec la Gestapo. Il était connu qu'une organisation sœur du même acabit combattait sur le front de l'Est avec les Allemands, et nous lui fûmes assimilés dans l'esprit de ces gens.

Notre envie de nous singulariser nous joua d'autres tours. Je nous vois encore entrer dans le camp de prisonniers en colonne par trois, impeccablement au pas "*im Gleichschritt*" comme à la parade, notre ridicule petit drapeau en tête. Mais que se passait-il ? C'était une vision de cauchemar, c'étaient des sous-offs de la Wehrmacht qui nous faisaient nous mettre en rang, en carré. Il ne manquait que le drapeau après le "*Flaggenmast*" pour que le colonel nous fasse un discours sur la victoire finale sur les hordes de l'Est ! Et c'étaient, de la part des sous-offs, les mêmes cris et jurons et insultes que j'avais connus auparavant, du temps de leur puissance et leur gloire. Les officiers étaient déjà là, un peu à côté, et je crois bien, mais le doute est permis, qu'ils avaient leur pistolet. Assez rapidement nous étions formés en carré, le souvenir du Drill allemand ne s'effacerait pas si vite de toutes ces mémoires et le cauchemar continua. Le Spiess qui dirigeait la manœuvre se dirigea très militairement vers un officier, un "*Hauptmann*", (Commandant) le salua, mais nuance, pas avec le bras tendu à la Nazi comme cela a été introduit après l'attentat sur le Führer du 20 juillet, mais avec le salut traditionnel, et lui lança un sonore "*Kolonne angetreten*". Sur quoi le Hauptmann s'avança exactement comme si nous étions dans une caserne allemande, nous souhaita la bienvenue, j'étais

prêt à flipper, allait-il nous annoncer la victoire finale, le fameux "Endsieg" ? Allait-on envoyer les couleurs, l'affreux "Spatz" comme les Alsaciens avaient baptisé l'aigle allemand ? Non, quand même pas. Je n'entendis pas ce qu'il disait, mais ce qui me frappait, presque me manquait, c'est qu'à la fin il n'y eut pas "Ein dreifaches Sieg Heil für unseren Führer". Ah, quand même pas ! Plus tard on me dit qu'il avait mentionné les Alsaciens. Je me demande encore si ce n'était pas pour dire ce qu'avait dit un autre officier allemand à un de mes amis « *Vous les Alsaciens, vous n'êtes pas des Français comme vous aimez à le penser, vous n'êtes que de vulgaires traîtres allemands !* ».

Des soldats américains regardaient la scène de loin en rigolant. En effet, les camps de prisonniers étaient administrés par des officiers allemands qui, privilège d'officier, avaient gardé leur pistolet d'ordonnance (j'ai quand-même quelques doutes à propos des pistolets, peut-être que ma mémoire me trompe). L'entrée du camp était quand même gardée par des sentinelles U.S.

Puis vint la distribution des couvertures. Ah, vous les Alsaciens vous voulez être différents des autres ? Eh bien vous le serez. Et nous eûmes des couvertures un peu plus grandes quand même que des mouchoirs, dans lesquels des générations de prisonniers avaient déjà découpé des cache-nez ; nous pûmes constater que nous étions vraiment "soignés" à part. Protester ? Mais auprès de qui, du commandant allemand, le seul compétent ? Enfin vint l'attribution des chambrées. Naturellement nous eûmes les locaux sous les combles, sous les tuiles, dont beaucoup manquaient à la suite des combats de la Libération. C'était au moins très bien aéré. Nous avons rapidement constaté qu'un contingent important de prisonniers était constitué de Russes de la Division Vlassov, le renégat soviétique qui constitua une division à base de prisonniers, non pas tant russes, mais ukrainiens, biélorussiens et caucasiens, tous des gens qui rêvaient de se constituer en nations indépendantes des "Grands-Russes". Pour une fois, des Russes furent bien traités par des Allemands, leurs chambrées étaient même bien chauffées. Pour autant ils ne perdraient rien pour attendre, ils seront rendus aux Soviétiques qui les exécuteront jusqu'au dernier. Leurs propres prisonniers libérés finiront tous, eux aussi, dans des camps de concentration soviétiques, tout comme les travailleurs russes que les Allemands avaient déportés dans leurs usines.

Pour la nourriture, elle était convenable, encore que les Allemands, dans leur souci de respecter notre désir de traitement particulier, nous faisaient passer à la roulante en dernier et ils nous expliquaient avec l'air attristé de circonstance que, de nouveaux contingents étant arrivés à l'improviste, il fallait se serrer la ceinture pour que tous les "Kamaraden" en aient aussi *un peu*. Fallait faire avec. Nous eûmes quand-même un traitement particulier et positif : nous étions dispensés de travailler. Je ne sus jamais si c'était là une décision du commandant U.S. ou allemand. Le matin, les prisonniers étaient rassemblés et chargés sur des camions militaires

et devaient faire des travaux de déblaiement dans la ville, très marquée par les combats de la libération. Les conditions d'hygiène pour nous étaient affreuses : en fait, contrairement aux autres, nous n'avions pas d'eau pour la toilette, pas du tout. L'administration française qui avait construit ces casernes, n'avait jamais pensé qu'on pourrait habiter sous les tuiles, donc pas de robinet dans "nos quartiers".

On nous attribua les latrines dans le pire état imaginable, et notre mise civile rendait la triche impossible. Elles étaient maintenues en état par les prisonniers. Là aussi, insigne faveur : nous étions dispensés de cette corvée. La hantise, c'était les poux. La meilleure prévention était de se raser tous les cheveux, tout le système pileux, en particulier pubien. A part le centre de la place, la cour était réduite à l'état de borborygme que nous ne pouvions éviter pour monter dans notre "chambrée", Les "vrais prisonniers", avec leurs bottes allemandes, étaient vraiment favorisés, alors que nous, dans nos fringues civiles... Nous avons dû rester environ une semaine dans ces casernes. Un jour, confiant dans mes connaissances linguistiques, je déclarai à René que j'irais demander audience au commandant américain. D'un pas décidé je me lance dans la traversée du lac de boue en direction de l'entrée du camp pour demander le rendez-vous au planton, le seul Américain atteignable pour moi. Bientôt une injonction "Stop", je fais des signes de dénégation, j'outrepasse encore d'autres "Stop" et, quand je m'apprête à l'ouvrir, je reçois un bon coup de crosse et m'effondre dans la boue. Finie l'audience.

La nouvelle se répand bientôt: nous serons transférés, on ne sait pas où, ni quand, ni comment. Puis un matin, on nous rassemble, les Alsaciens comme les autres, mais pas les *Vlassov*. On nous remet des vivres : des boîtes de conserve (mais sans les ouvre-boîtes, délicats problèmes en perspective). C'est vrai que, tant que nous sommes prisonniers chez les Américains, on mange mieux que libres chez les Allemands. Après un temps infini sous la neige et la pluie, en route vers la gare, où nous embarquons cette fois dans d'authentiques wagons de marchandises modèle "chevaux 8, hommes 40". En vérité, je ne sais pas à combien on se presse là-dedans, mais il n'y a pas un cm² de libre. Nous y resterons pendant deux jours et la nuit entre les deux jours, sinon plus. En tout et pour tout, nous eûmes deux arrêts pipi, et distribution d'eau, ce qui était bien peu car, si la nourriture était suffisante, elle nécessitait de l'eau, une véritable cuisine pour rendre mangeable les produits déshydratés de très bonne qualité qu'on nous donnait. Quitte à mâchouiller assez longtemps, on pouvait les manger quand-même, mais ils absorbaient beaucoup de notre eau physiologique et étaient assez salés ou épicés. Naturellement nous eûmes recours à la boîte de conserve-pot-de-chambre, si petite hélas, que l'on fait voyager jusqu'aux copains qui sont près de la fenêtre. Ceux qui sont dans cette position s'en sont d'abord félicités, puis ils ont bientôt déchanté. Heureusement personne ne souffrait de dysenterie. Et enfin, après un temps qui nous parut infini, la porte

s'ouvre pour de bon et nous débarquons dans l'énorme camp de prisonniers de Septèmes, près de Marseille. René Bauer se souvient que nous y avons passé la première nuit à la belle étoile. J'ai été depuis plusieurs fois à Marseille, je n'ai jamais retrouvé ce camp, ni le paysage qui me le rappellerait.



Camp américain de prisonniers de guerre allemand à Septèmes près de Marseille
basta.pagesperso-orange.fr

Ce souvenir des environs de Septèmes a lui aussi disparu de ma mémoire. On nous tria assez rapidement par nationalité et on pouvait vraiment être étonné en voyant le spectre tellement large dans lequel les Allemands, vers la fin de la guerre, recrutèrent leurs combattants. Tous les Alsaciens se retrouvèrent, quelques nouveaux en *feldgrau* [l'uniforme allemand] se sont rajoutés, plus quelques autres qui essayèrent de se faire passer pour tel, mais qui furent assez rapidement démasqués. Le jour même nous étions confiés aux autorités françaises et transférés dans le "Camp de Libération de la Blancarde", autre endroit que je n'ai jamais retrouvé. Nous passâmes un vague interrogatoire pas méchant, et on nous déclara "libres, en instance de démobilisation". Je reçus un petit bout de papier bleu, de la taille d'un papier à cigarette, qui, sans photo bien sûr, attestait que j'étais militaire français, et point important, autorisé à pénétrer dans le foyer du soldat. Noël approchait. Il faisait froid comme on ne l'aurait jamais imaginé à Marseille, notre occupation essentielle était la recherche de nourriture et de bois de chauffage. Je me souviens de certains soirs où nous étions rassemblés autour du petit fourneau cylindrique en fonte qui rougeoyait ; on rôtissait sur le devant et gelait dans le dos. Dès la première et merveilleuse sortie en ville je constatais que mon "argent de Laval qui ne valait rien", était du bel et bon argent parfaitement valable. L'ennui c'est qu'à présent je n'en avais presque plus ! Puni que j'étais d'avoir cru distribuer avec générosité de la fausse monnaie. Bientôt je fus à sec. D'autant plus grave que le problème de la nourriture devenait essentiel. Nous avions au camp un groupe de prisonniers italiens qui devaient faire le travail pour nous. A présent, fini de jouer les prisonniers nous-mêmes, nous en avons d'autres à notre service. Mais bientôt l'ambiguïté de la situation devint patente. Les Italiens avaient été les alliés des Allemands. Ensuite en 1943 ils avaient tourné casaque, fait prisonnier le Duce, et le maréchal Badoglio avait demandé l'armistice aux Alliés. Puis les Allemands libérèrent le Duce qui, dans la partie nord de l'Italie, proclama une république fasciste alliée des Allemands et recommença le combat contre les Alliés. Entre temps les Italiens de Badoglio avaient déclaré la guerre à l'Allemagne. Ainsi, au sud les Italiens faisaient la guerre à l'Allemagne, au nord, ils faisaient la guerre aux Alliés.

Dans cette situation personne ne savait plus si nos prisonniers italiens étaient encore des prisonniers ou déjà des alliés. Eux, moins que personne, désiraient sortir de cette ambiguïté. Ils étaient alors chargés de la cuisine, et s'en tiraient très bien. Quand ils nous préparaient des nouilles, ce qui était assez fréquent, ils gardaient les nouilles pour eux, et nous on avait l'eau des nouilles dans laquelle nageaient par ci, par là, quelques nouilles, témoignage de leur bonté, ils n'avaient pas tout pris. C'est du moins ce que prétendaient les mauvaises langues.

Pour la Noël, l'administration militaire organisa pour nous une soirée récréative avec différents artistes, chanteurs, mais le régime alimentaire resta inchangé.

Aux environs de Noël les Allemands lancèrent l'offensive des Ardennes qui remporta au début de notables succès, ce qui n'était pas sans m'inquiéter. En même temps ou peu après, les Soviétiques, toujours arrêtés devant Varsovie, reprirent leur offensive et passèrent comme une tempête sur les fortifications-bidon que j'avais construites avec mes compagnons de misère du R.A.D à la sueur de nos fronts. Les Soviétiques ne s'arrêtèrent qu'une fois la frontière du Reich passée, puis ce serait la phase ultime de la guerre en Europe, la bataille de Berlin.

Collection personnelle



Le camp militaire de Sainte-Marthe à Marseille, servait de triage pour les prisonniers de guerre

Peut-être une conséquence de notre régime alimentaire : je tombais malade. Je me pointai à l'infirmerie réduite à un bureau où officiait un jeune médecin militaire français. Il utilisait une mignonne Peugeot 202 décapotable rouge et employait deux secrétaires ou infirmières, l'une plus jolie que l'autre. Compte tenu de ces circonstances il ne faut pas s'étonner qu'il ne lui restait quasiment plus de temps pour s'occuper de moi, ni d'ailleurs des autres compagnons de misère. J'avais néanmoins essayé de me faire soigner. Après une longue attente je m'étais progressivement assis à même le sol pendant qu'il faisait le joli cœur à côté. René, tout médecin qu'il était, ne pouvait me procurer que du réconfort moral, ce qu'il fit d'ailleurs fort bien. En fin de compte je me remis malgré tout de mon mal. Le problème de la nourriture devenait de plus en plus important. Parmi nous il était question d'un boulanger lorrain quelque part qui distribuait un peu de pain sec le matin de très bonne heure. Je m'y essayais plusieurs fois, mais sans succès. Sur la Canebière il y avait un stand,

grand comme une cabine téléphonique de nos jours où, parfois, on pouvait acheter à prix d'or des sandwiches, en fait des morceaux de baguette tranchée, barbouillés avec un résidu noir-goudron, censé être de la pâte d'olives noires. Infâme, mais cela représentait quelques calories. Avec l'épuisement des fonds, cette source aussi devint inatteignable. J'entendis parler d'une possibilité de gagner de l'argent tout en mangeant. On allait le soir vers 20h je crois, place de la Joliette, près du port, où les contremaîtres-dockers complétaient leurs équipes. On s'engageait pour la nuit et, à minuit, il y avait une pause pendant laquelle on distribuait une soupe américaine et on était payé le lendemain en quittant le travail. Il s'agissait de décharger des bateaux, en règle générale les fameux Liberty Ships qui apportaient le matériel des U.S.A. Avec de la chance, on travaillait sur un bateau qui transportait des rations, si possible des "X-rations", contenant chocolat, cigarettes, chewing-gum, café en poudre. Les "K-rations" étaient aussi appréciées, elles étaient plus franchement alimentaires. Cela ressemblait à un conte des mille et une nuits. Je m'embauchais plusieurs nuits mais n'eut jamais de soupe, il fallait trop jouer des coudes. Ainsi, une nuit, j'avais de nouveau fait chou blanc et, pendant la pause, je me reposais assis sur une borne et regardais un Maghrébin manger de bon appétit son pain. Je dus le regarder intensément, mangeant des yeux son casse-croûte. Tout à coup, bien tranquillement, il casse son pain en deux et, avec l'esquisse d'un sourire, sans un mot, me tend la moitié. Sans un mot je le pris et le mangeai. Nous nous séparâmes sans un mot. Ou plutôt, on l'avait dit avec les yeux.]

Il y eut aussi une fois une alerte aérienne, des Allemands venant du nord de l'Italie. Les canons, des Bofors me semble-t-il, crachaient tant et plus, des searchlights [projecteurs] cherchaient les avions, mais ils étaient peu nombreux et probablement aussi haut que possible. En tout cas, tout se passa comme si personne n'avait entendu, ni les sirènes, ni les canons. Nul et non avenu, et aucune bombe. Je compris plus tard pourquoi ils semblaient si pressés et se tenaient tellement en altitude : les Américains utilisaient les premiers obus D.C.A. à détecteurs de proximité. Pour autant que je sache, les Allemands n'avaient pas réussi à les mettre au point.

La plupart du temps je tombais sur des bateaux qui transportaient d'énormes quantités de planches. Je me suis toujours demandé ce que les Américains pouvaient bien en faire, mais c'est pour moi encore aujourd'hui un mystère. Je déchargeais aussi de grandes quantités de sacs et avais beaucoup de peine à les porter. Les dockers habituels étaient la plupart du temps très secourables. A part les planches, pour lesquelles la technique était un peu particulière, mais je ne m'en souviens plus, le déchargement des sacs ou caisses de rations était passablement mécanisé et se passait à toute allure. Bien sûr, il n'y avait pas encore de conteneurs. Les bateaux ont deux mâts, en gros au premier et deuxième tiers de leur longueur. Autour du mât principal il y a comme un bouquet de peut-être quatre mâts (ou plus?) qui partent de la même racine



ncpedia.org

« ... les fameux Liberty-Ships, amenant le matériel des U.S.A. ... »

que le principal mais sont penchés. Par un système de cordes et poulies, un plateau circulaire d'environ cinq mètres de diamètre suspendu dans un filet à ces cordes est descendu au fond de la cale où l'équipage charge les caisses ou les sacs à toute allure dans le filet sur les plateaux ; puis le filet est monté et, par un système de cordes entre deux des mâts secondaires, il est amené au-delà du bateau jusqu'au-dessus d'une rampe de chargement en bois qui est positionnée à l'arrière du camion. Cette rampe est très exiguë et le plateau tombe sur la rampe plus qu'il n'est déposé. Comme l'allure est endiablée, c'est miracle qu'on ne soit pas trois fois chaque nuit écrabouillé par lui. J'eus une fois la chance de travailler sur un bateau qui déchargeait des caisses de rations et, dans le rythme infernal du plateau qui atterrit avec fracas sur la rampe, effectivement une caisse s'échappa et s'ouvrit. Prestement j'attrape une boîte de conserves et disparaît avec sous la rampe, pensant l'ouvrir et me goberger de son contenu. Mais comment l'ouvrir ? Je n'eus pas le temps de réfléchir longtemps. A mon insu, un Américain m'avait vu du haut du bateau et le voilà qu'il m'invite énergiquement à sortir de dessous la rampe de chargement, prend la boîte et la jette à la mer. Encore heureux qu'il n'ait pas appelé la Police Militaire ! Je m'en tirai affamé et à bon compte. De temps en temps je m'étonne qu'avec la faim que j'éprouvais je n'aie jamais volé, à part cette boîte qui finit dans la mer ; je crois que ce n'est pas la moindre des performances. J'eus plus de chance avec les grèves et autres révoltes. Deux fois au moins je tombais dans des émeutes et servis d'interprète aux officiers américains, ce qui me valut des sandwiches à la marmelade de cacahuètes et leur superbe café. Depuis ma rencontre avec Stanley et le Dr Livingstone mon anglais avait fait quelques progrès. Il était assez facile de se procurer le Stars & Stripes, le journal de l'armée américaine, et je m'appliquais à traduire et à apprendre par cœur des articles. Je me souvenais avoir lu dans la "Munchner Illustrierte" une biographie de Schliemann, le découvreur de Troie, qui pratiquait un nombre incroyable de langues. J'appliquais son système : faire une traduction d'un paragraphe d'une vingtaine de lignes et apprendre par cœur la version et le thème. Je me réveille un jour tout heureux, je me dis : "ça y est, je rêve en anglais!". La méthode démontra son utilité pendant ces nuits d'émeutes, très profitables pour moi. Je me souviens de la cause au

moins de l'une d'elles. Une discussion s'éleva entre un docker et un officier US à propos d'un déchargement. Celui-ci se crut un moment menacé par le docker et sortit son pistolet, ce qui provoqua une intervention du délégué de la C.G.T. et, quelques minutes plus tard, l'activité sur tout le quai était arrêtée. Grand bien me fit. Rapidement arriva un capitaine, Cpt. Schwander qui prit les choses en main et auquel je servis d'interprète. Je ne le lâchai pas de la nuit. Avec lui je pénétrai au septième ciel, une baraque chauffée. Il fit que l'on m'offrit deux sandwiches de pain de mie archi-blanc, avec dessus une pâte brune dont je sus plus tard qu'il s'agissait de purée de cacahuètes, puis je grappillai un troisième et peut-être un quatrième et me remplis de leur extraordinaire café. Par la suite, chaque fois que je m'enrôlais comme docker, je priais le ciel qu'il organise une de ces belles révoltes qui pour moi signifiaient sandwiches et café, mais je ai été exaucé une seule fois. Lors de la deuxième et dernière grève que je vécus à Marseille, le brave capitaine Schwander, ou n'importe lequel de ses successeurs, resta introuvable. Je ne sais plus ni comment, ni pourquoi j'atterris dans la cabine d'un camion conduit par un noir américain. Nous bavardions de toutes sortes de choses, il était stupéfait par mes connaissances linguistiques et il m'hébergea toute la nuit, faisant tourner son moteur au maximum pour chauffer la cabine. Il était prêt à bousiller son moteur pour me réchauffer. Le succès fut limité mais sa bonté me réchauffa, c'est sûr. Et le lendemain matin je fus même payé, et heureux, même sans sandwiches ni café.

Il y eut deux événements importants dans mon séjour marseillais. Le premier eut lieu au foyer du soldat auquel, malgré ma mise de clochard, j'avais accès grâce au petit bout de papier bleu de la Sécurité Militaire., On ne trouvait hélas ! rien à manger dans ce foyer qui était français et non pas américain et ni la bière, ni le vin, ne m'intéressaient mais il faisait chaud. Voilà deux soldats américains, des M.P. [J'étais devenu capable de vérifier à la vitesse d'un ordinateur qu'il ne s'agissait pas du *gus* avec sa désagréable idée de fusillé ou pendu. Jusqu'à ce jour je suis parvenu à l'éviter !] qui s'attardent au comptoir, ils plaisantent et rigolent avec les deux serveuses qui sont deux jolis brins de filles qui les asticotent. Elles sentent qu'il pourrait bien y avoir pour elles du chewing-gum, du café et que sais-je. Mais il n'est pas facile de communiquer et c'est là que j'entre dans la danse. Je fais l'entremetteur ! En guise de remerciement, un des M.P. me donne une adresse où je trouverai du travail comme interprète à temps plein, me disant « *on a besoin de gus comme vous* ». Cet intermède eut de grandes conséquences pour moi. Effectivement je fus assez facilement accepté. Je choisis de travailler de nuit et suis affecté "au K pier", [au quai N° K]. Je me présente et ma mise misérable et sale ne semble pas être un obstacle. A la sortie du quai il y a une petite baraque en bois où des militaires U.S établissent les feuilles de route pour les chauffeurs français qui sortent avec les camions. Les produits sensibles sont convoyés par des chauffeurs U.S. Mon rôle consistait à faire l'intermédiaire entre les soldats-bureaucrates et les chauffeurs français. Ma carrière faillit être extrêmement brève, un Américain,

par la suite bien sympa, Jim Lengston, me dit : « *Bob, tell this driver to put his truck aside. -?? - Tell him to push it aside -??* » Jim fait encore quelques autres tentatives avec *pull*, en mimant le tirer/pousser. Finalement je suis toujours en train d'essayer de comprendre de quoi il s'agit quand le chauffeur français me dit : « *Ne te fatigues plus, petit, j'ai compris* » !. Un miracle que je n'aie pas été viré séance tenante. L'accent, que le Stars & Stripes ne pouvait pas me transmettre, plus le trac s'étaient révélé des pièges redoutables. Je gagnais cependant assez rapidement la confiance de l'équipe et ils furent d'excellents camarades, peut-être ma grande jeunesse y était pour plus que mes mérites professionnels. Puis se produisit quelque chose qui ressemble un peu à l'épisode de Sarrebourg où le prisonnier a été transformé en gardien : j'étais admis peu à peu dans la communauté US. L'un deux, je le vois encore bien, bien que je ne me souviens plus de son nom, commença par me donner une serviette éponge puis, au fil des jours, pratiquement toute l'équipe vint avec d'autres effets et aménités. Mais je gardais ma capote de l'armée française reteinte en bleu et mon béret basque. Je dois à Lou, un soldat U.S. d'origine italienne avec lequel je m'étais lié d'amitié, ma première leçon en démocratie qui, sur le plan pédagogique, pourrait se situer après les considérations que je me fis à Mietesheim sur les faibles capacités militaires des soldats américains. Lou et moi étions un peu à l'écart et discussions. Je lui demandais : « *Lou, quand tu es devenu militaire, as-tu aussi dû jurer de donner ta vie avec joie pour Franklin Delano Roosevelt, comme j'ai dû jurer de donner la mienne avec joie pour Adolphe ?* ». Là-dessus il se lève et crie « *Shit, si Roosevelt veut mourir, il n'a qu'à mourir lui-même !* » Que lui répondis-je ? Le plus sérieusement du monde : « *Lou, prends garde à ce que tu dis, la Police Militaire pourrait t'entendre !* » Et quelle fut sa réaction ? « *Ah tu as peur qu'ils m'entendent, eh bien ils vont m'entendre* » et il hurla aussi fort qu'il put ce qu'il venait de dire à propos de Roosevelt. Dix minutes après il n'était toujours pas coffré, et je me dis que vraiment, si les Américains voulaient réellement gagner la guerre, je n'avais pas encore compris ce qu'est une démocratie et son armée.

Le deuxième événement important auquel j'ai fait allusion un peu plus haut était que brusquement l'administration militaire du camp de la Blancarde me déclara que j'étais bien trop jeune pour être militaire, *ouste ! raus !* allez chez les Petites Sœurs des Pauvres à Sainte-Marthe, un faubourg de Marseille. J'y passai quelque temps, retrouvai des compagnons et aussi des jeunes filles du groupe rencontré à Karlsruhe et perdu de vue pendant nos pérégrinations subséquentes. La situation alimentaire était très semblable à celle de la Blancarde, bien qu'eux n'aient pas de prisonniers ou alliés italiens. Heureusement que cela me touchait moins à présent, du fait des libéralités de mes amis américains. Mais je ne pus quand-même pas avoir accès à leur cantonnement. On me déclara bientôt à Sainte Marthe qu'étant militaire je n'avais rien à faire là, et retour à la Blancarde où, après quelques jours on me mit de nouveau à la porte, cette fois j'allais chez les Petits Frères des pauvres à

Sainte Anne où je rencontrais d'autres compagnons d'évasion du même groupe.

Je finissais toujours par retrouver René, je pensais que notre amitié serait éternelle. Je refis plusieurs fois cette permutation, non pas circulaire mais dans un ordre aléatoire entre la Blancarde, Ste. Marthe, Ste. Anne. J'étais vraiment dans la misère crasse et épaisse, et même après que mes amis américains m'eurent aidé, j'étais dans une infinie précarité. Un jour je céda presque à la tentation de m'engager pour la durée de la guerre dans l'armée de l'air (voler, enfin !), mais heureusement que j'ai renoncé au dernier moment, alors qu'on me pressait de signer. On me pressait un peu trop, cela me semblait suspect et j'avais raison. Mon ami Marcel W... l'a fait, et n'a jamais pu s'approcher d'un avion à moins de 200 m, par contre il a passé plusieurs années en Indochine. J'ai heureusement aussi résisté à une idée très tentante et généreuse de mes amis américains : rester avec eux, ils me feraient entrer aux Etats Unis. Peut-être que je serai aujourd'hui encore en train de nettoyer des parquets à Brooklyn. D'une façon générale, j'avais toujours le sentiment confus, irrationnel mais très fort, que je finirais par émerger de cette misère extrême, sauf un soir où je ne savais plus où aller, transportant mes quelques objets de *clodo* dans une petite caisse en carton. Pour avoir chaud j'achetai un billet de cinéma et assistai à un film d'horreur, un "Frankenstein". Depuis, j'ai toujours énergiquement refusé de voir ces films. C'est ce soir que, dans le noir du Frankenstein, j'ai pleuré à chaudes larmes sur ma misère. J'ai fait ce soir-là une découverte : je savais maintenant ce que « désespéré » veut dire.

Le printemps s'annonçait, Pâques approchait, la paix semblait proche, j'entendais qu'Untel des camarades d'évasion était retourné en Alsace, puis encore un autre, et je me suis dit qu'on ne sait jamais avant d'avoir essayé. J'ai réussi à me faire donner un ordre de mission car Strasbourg était encore zone de guerre. Je crois que le terme exact était zone des armées. Je reçus aussi de l'officier qui commandait "*mon unité*" [Le Major Bliss, je suis très sûr du nom, mais plus des références de l'unité, mais dans ma mémoire traîne quelque chose comme [port highway division 217] un certificat très élogieux que je gardais comme la prune de mes yeux pendant des années, mais qui a hélas fini par succomber aux outrages du temps.

Je n'ai plus le moindre souvenir du départ de Marseille. Était-ce en train ? En camion-stop ? Sauf un endroit que je n'identifie plus. J'aborde un Américain, en anglais bien sûr, il me tourne le dos et ajuste quelque chose sur son gros "weapon's carrier", véhicule entre le camion et la jeep tout terrain. Il me répond d'abord sans se retourner et, quand il le fait, il m'avait déjà dit où il allait et il n'a alors plus eu le cœur de refuser de m'emmener. Je me souviens d'une course folle à travers la campagne. A un moment il s'arrête, une auto-stoppeuse est au bord de la route, elle porte l'uniforme militaire des "auxiliaires féminines", on l'embarque. Avant, elle embrasse sa mère, une bonne paysanne de l'endroit. Je lui cède la place près du chauffeur. Une

autre vision de ce voyage est une batterie de Shermans rangés dans un pré perpendiculairement à la route. Il devait y en avoir pas loin d'une dizaine, les canons encore orientés à 45 degrés environ vers le haut, tous brûlés. Ils avaient été détruits par des "Jabos" allemands [Jagdbomber = Avions de chasse pour attaque au sol].

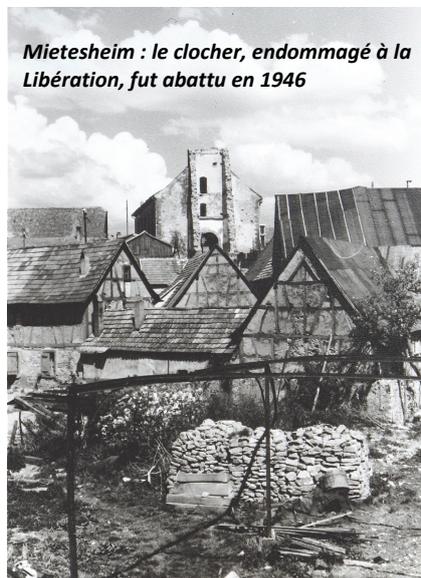
J'ai dû faire une escale prolongée à Nancy, cela devait bien faire deux semaines. Par moments je me demandais si je ne finirais pas par retourner à Marseille. J'ai habité pendant ce temps dans une maison de "gens riches", sans doute occupée par l'armée ou l'administration allemande, puis récupérée par l'administration française qui en fit un centre d'accueil pour réfugiés, je crois me souvenir, mais sans garantie, que c'était l'Alliance Française. Grandes chambres, plafonds hauts, une salle de bains avec un lavabo biplace jumelé, avec robinet d'eau chaude et froide, une totale originalité très exclusive à l'époque. Je me vois encore faire une toilette complète à l'eau froide sous le regard ahuri de la responsable qu'on n'appelait pas encore assistante sociale, l'eau chaude n'était plus, ou encore, qu'un souvenir, dans un froid total.

J'y rencontrais un jeune-homme nettement plus âgé que moi qui s'appelait Chabrier, lointain parent du compositeur du même nom et le fils d'un collègue de ma mère à Cronenbourg. Il avait l'air bien nourri, était élégamment vêtu et après que lui et sa famille aient été expulsés par les Allemands en 1940, il poussait à présent une reconnaissance au nom de sa tribu pour voir où en étaient les choses en Alsace, en quel état était leur maison. Je me souviens du temps d'avant-guerre quand, avec mes parents et les Chabrier, nous fîmes une excursion ensemble à deux voitures. Ils devaient être des gens riches, bien que le père n'ait été qu'instituteur comme Mamyla. Sans doute avaient-ils de la fortune par ailleurs. Ils avaient une Peugeot, moderne à l'époque, avec les deux phares sous la grille du radiateur, ce qui donnait à la voiture l'air d'avoir un strabisme convergent.

Je pense que le foyer était près de la place Stanislas, où je me souviens avoir passé pas mal de temps dans un café, où il n'y avait rien à acheter à part des eaux et des cafés encore très "type occupation", et de la bière du même modèle qui ne m'intéressait pas. Mais il y faisait chaud. J'avais récupéré des publications de propagande de l'armée, et je fis à cette occasion la découverte de la "recherche opérationnelle" dans la lecture de la bataille de l'Atlantique contre les sous-marins allemands. Je fis aussi la connaissance de deux militaires américains mais mes souvenirs sont assez vagues. La seule chose dont je me souviens avec précision, c'est qu'ils étaient impliqués dans l'organisation des transports ferroviaires. Ils étaient très secourables et amicaux, et s'émerveillaient de mes connaissances linguistiques. Cela me permit de compléter confortablement les rations de famine du foyer. Blainville revenait souvent dans nos conversations, il devait y avoir dans cet endroit près de Nancy, à moins que ce soit juste un faubourg de Nancy, un centre de dispatching ferroviaire où mes deux amis étaient

occupés. J'eus l'impression que c'est là-bas qu'était l'entrée du sas qui devait me mener à la délivrance. Et pourtant, malgré leurs efforts et promesses répétées, ce n'est pas par train que je fis le trajet Nancy - Saverne. J'étais à ce moment bien en fonds, j'avais fait des économies, et je finis par payer un civil qui faisait le trajet avec une camionnette antédiluvienne avec laquelle il transportait les journaux vers l'Alsace, à Saverne. Peut-être ramenait-il ou y transportait-il aussi à l'occasion du ravitaillement. J'étais frappé par la facilité avec laquelle nous passions les différents points de contrôle. J'en conclus qu'il avait probablement "arrosé" ou alors s'agissait-il simplement de l'attitude relaxe qui m'avait frappé du début de mes rencontres avec les Américains. Que serait-il arrivé si on avait été contrôlés et si mon transporteur était découvert avec des marchandises de marché noir ? Comme tous ces points de contrôle étaient américains, ils n'auraient réagi que s'il transportait des produits provenant de l'armée américaine et dérobés à celle-ci. Alors j'aurais pu faire une nouvelle expérience de transmutation de "libéré" en "prisonnier". Mais une fois encore, j'eus la baraka, et nous arrivâmes sains et saufs à Saverne.

Je me souviens de la dernière étape de mon odyssée : je partais à pied de Saverne pour aller à Ingwiller. Chaque pont sur chaque ruisseau était gardé par un FFI [Forces Françaises de l'Intérieur = Résistants], la plupart étaient des Résistants de la vingt-cinquième heure, à l'affût de leur gloire, ils n'étaient pas sans danger. En venant de Bouxwiller et en allant vers Ingwiller, à un endroit une départementale venant de la gauche rencontre la route Bouxwiller - Ingwiller et, à la jonction des deux, il y a un monument en grès rouge, un colonne couverte d'inscriptions. C'est à cet endroit, venant à pied par cette départementale, que j'ai pu monter sur le marchepied d'un camion, un gazogène qui se rendait à Ingwiller. Je me souviens de ma terreur quand nous fûmes survolés par un important groupe d'avions de chasse, mais c'étaient des Américains, rien à craindre. Du centre du village je suis allé à pied vers la maison de mes grands-parents. Je me souviendrai toujours comment je les ai revus. Le front était proche, Ingwiller était plein de soldats mais on avait l'impression d'être déjà à l'arrière, la sécurité dans l'agitation. Dans tout ce tohu-bohu guerrier je vois de loin ma Grand-mère balayer le caniveau devant la maison et mon Grand-père lui tenir la pelle sur laquelle elle pousse les balayures. Le pathétique de ces deux petits vieux, la futilité et l'application qu'ils portaient à l'accomplir, balayant dans l'agitation guerrière le caniveau, comme s'ils étaient sur une autre planète, n'a jamais cessé de m'émouvoir. Quelques jours plus tard, j'ai pu profiter d'un transport par camion vers Strasbourg pour rentrer chez nous, au 15 rue Baldung-Grien. C'est Fred qui m'a ouvert la porte.



Miesenheim : le clocher, endommagé à la Libération, fut abattu en 1946

Il m'a fallu quelques années pour comprendre quel improbable enchaînement de circonstances avait rendu possible ce retour. Un défi probabiliste !

Un jour, peut-être en 1952 ou 1953, nous n'avions que Cathy, et le dimanche matin, en été, nous avons pris le train pour nous rendre dans la région de Niederbronn marcher dans la montagne. Nous avons rencontré René. Il était avec une bande de jeunes, dans mon souvenir surtout des jeunes filles. Pour moi la rencontre eut lieu dans le train lui-même, pour Maman je veux dire Mamie, elle eut lieu sur un quai d'une gare. Et j'ai été surpris, déçu, même. « *J'étais persuadé, je l'ai écrit plus haut, que nous resterions amis pour toujours* », et voilà que nous nous séparons après quelques échanges d'une grande banalité. Ferais-je des efforts pour le retrouver et renouer ? Là aussi les choses ont changé, René et moi nous nous sommes retrouvés et cultivons depuis, avec nos épouses, notre ancienne amitié renouvelée. C'est bien la preuve que tant qu'il y a la vie, il y a l'espoir.

Toujours pendant la fin des années 40, j'ai rencontré Mutzigemba, je sais encore où, devant ce qui est à présent le Suma près de la place Kléber. Là aussi, quelques banalités, et nous nous sommes perdus de vue. Périgault, je suis allé lui rendre visite dès mon retour, je m'en souviens encore bien, nous descendions l'escalier du quatrième étage où il habitait avec sa mère veuve, rue Schweighaeuser, et brusquement nous nous mettons à dévaler cet escalier à toute allure, les Allemands bombardaient la gare de Strasbourg avec de l'artillerie à longue portée. Ils "s'amusaient" ainsi plusieurs jours durant, opérant par salves nourries, suivies de longues rémissions. Périgault et moi nous nous sommes vus assez souvent. Puis il a entrepris des études d'anglais et moi je préparais le concours d'entrée à l'Ecole Nationale Supérieure du Textile, et nous nous sommes perdus de vue. Pendant les années 50 nous nous sommes rencontrés à nouveau par hasard. Entre temps il avait changé de cheval, je veux dire d'études et était devenu premier clerc de notaire. Nous étions mariés et nous avons fait plusieurs excursions ensemble dans la campagne. Je ne sais plus si sa femme exerçait un métier. En tout cas elle était férue de botanique, elle savait le nom latin et les propriétés de toutes les plantes que nous rencontrions. Puis nous nous sommes reperdus de vue. Début des années 80 j'ai entendu parler d'un notaire nommé Périgault, à Thann ou Cernay, et c'était lui. Au téléphone nous avons décidé de nous revoir, et un jour je suis allé à Thann pour déjeuner avec lui. Cela fut une déception, nous n'avions plus rien à nous dire. Peut-être qu'il avait le point de vue symétrique.

Ainsi va la vie !

Fait à Colmar, vers les années 1980